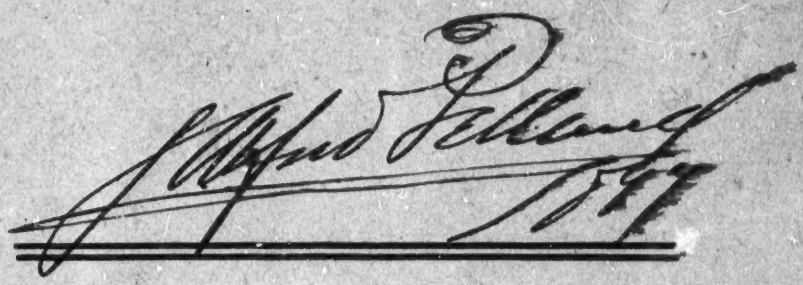


SOIXANTE ANS DE LIBERTE.

142

Soixante Ans de Liberte,

1837-97.

SOUVENIRS PATRIOTIQUES,

PAR NOS MEILLEURS ECRIVAINS.

PUBLIÉS

Sous le Patronage du "CLUB PREFONTAINE"

COMPILÉS PAR

ANT. BISSONNETTE.

DEOM FRÈRES, 292, Rue St-Denis,
Editeurs.

J. N. CADIEUX DE COURVILLE,
Imprimeur.

F5074
B58

273073

TABLE DES MATIERES.

Lettre, L. P. Dupré 9
Le Vieux Patriote, L. Fréchette 12
L'Eglise de St-Eustache, Edmond Ladouceur 18
Cardinal, L. O. David 21
Ils entrent dans la Gloire, E. Z. Massicotte 28
Honneur aux Héros de 1837-38, Dr J. N. Legault.. 31
Aux Patriotes, Pierre Bédard 36
Ce qui se faisait en 1837, Benjamin Sulte 40
1837-38, Souvenir de nos Aïeux, J. A. Ouimet ... 46
Suprême Consolation, Firmin Picard 50
Patrie, Albert Ferland 58
Lettre, Sir Wilfrid Laurier 60
Tombeaux et Epitaphes, G. Langlois 61
Soixante ans de Liberté, Wilfrid Larose 63
Les Américains et les Patriotes, T. St Pierre 68
Monument des Patriotes de 1837-38 au Cimetière de la Côte-des-Neiges, G. A. Dumont 85
Le prix du Sang, Firmin Picard 94
La Croix, Omer Voisard 110
Meminisse, J. M. Beausoleil 113
Richelieu, Michel LaRochelle 118
Conclusion 120

L'HON. LOUIS-JOSEPH PAPINEAU.

HONNEUR A NOTRE PATRON.

R. PREFONTAINE, M. P.

L. P. DUPRE. AVOCAT.

Président du "Club Préfontaine."

A MONSIEUR ANTOINE BISSONNETTE,

CHER MONSIEUR,

Permettez-moi de vous remercier cordialement de l'heureuse idée que vous avez eu de réunir dans un pamphlet des écrits de nos meilleurs écrivains sur les graves événements de 1837. Comme un des membres de la commission nommée par le club Préfontaine pour s'entendre avec les autres clubs libéraux du district de Montréal et des autres parties de la Province, afin de commémorer par une grande démonstration le souvenir des patriotes de 1837 vous faites votre devoir dignement. Votre opuscule contribuera beaucoup a faire respecter et honorer la mémoire des braves qui nous ont conquis nos libertés constitutionnelles.

Sans vos instances réitérées et sans l'honneur que vous faites au club Préfontaine dont je suis le président, en publiant votre opuscule sous ses auspices, je ne me serais pas rendu à votre demande en écrivant un article. Ce sera un point noir. A vous la faute et toute la responsabilité. L'an 1897 est remarquable par ses jubilés. Au milieu des splendeurs inouïes, des fêtes jubilaires de notre gracieuse souveraine, il

ne faut pas oublier que cette même année est aussi le 60ème anniversaire des événements de 37. Le peuple canadien, fidèle à la mémoire de ses ancêtres, est trop patriote pour oublier en ces mêmes jours de fête et de liesse, les héros qui ont versé leur sang pour nous et dont les luttes nous ont valu les bienfaits d'une constitution semblable à celle de la mère-patrie. Sans aucun doute, l'Angleterre a toujours été bien disposée à notre égard et c'est parcequ'une bande de fanatiques anglais, dominés par une passion insupportable de tout gouverner cachaient la vérité pleine et entière à ses hommes d'Etat que les malheureux évènements de cette période ont eu lieu.

Lord Gosford les connaissait bien puisqu'il disait d'eux. " Il y a à Montréal, et dans ses Environs une " certaine classe d'anglais à qui tous les hommes " libéraux et indépendants ne peuvent qu'être hostiles, " et dont les actes et la conduite, ont été caractérisé " par un esprit de domination intolérable ; ils ont tou- " jours aspiré à posséder le pouvoir et le patronage, à " l'exclusion des habitants, d'origine française. C'est " à eux, surtout qu'il faut attribuer les troubles et les " animosités. "

Pendant cinquante ans la population canadienne-française avait été méprisée, bafouée, persécutée, représentée à la mère-patrie comme une classe d'idiots

incapables de comprendre les beautés du régime parlementaire et de jouir de la liberté.

Requêtes, pétitions, résolutions de la chambre populaire, tout avait été rejeté. Nos justes griefs n'étaient pas écoutés et restaient toujours sans remède. A bout de patience, la jeunesse de 37, à la voix du grand Papineau, se rangea sous l'étendard de l'insurrection. Nos armées furent vaincues sur les champs de bataille, mais la liberté triompha.

L. P. DUPRÉ.

LE VIEUX PATRIOTE.

Moi, mes enfants, j'étais un patriote, un vrai!
Je n'en disconviens pas; et, tant que je vivrai,
On ne me verra point m'en vanter à confesse...
Je sais bien qu'aujourd'hui maint des nôtres professe
De trouver insensé ce que nous fîmes là.
Point d'armes, point de chefs, c'est ceci, c'est cela ;
On prétend que c'était faire d'un mal un pire
Que de se revolter.

Tout ça, c'est bon à dire,
Lorsque la chose est faite et qu'on sait ce qu'on sait !
Ces sages-là, je puis vous dire ce que c'est ;
Ça me connaît, allez ; c'est un vieux qui vous parle !
Nous en avions ailleurs, mais surtout à Saint-Charle.
Ah ! la sagesse même ! et pleins de bons conseils !
Si tous les Canadiens eussent été pareils,
On en aurait moins vu debout qu'à quatre pattes.
Nous les nommions torys, chouayens, bureaucrates ;
Et d'autres noms encor — peu propres, je l'admets.

Ces gens-là, voyez-vous, cela ne meurt jamais ;
Et si, ce dont je doute, ils ont une âme à rendre,
Le bon Dieu n'a pas l'air bien pressé de la prendre.
D'ailleurs il en revient ; on en voit tous les jours.
Aussitôt les loups pris, ils connaissent les tours ;
Moisson faite, ils sont là pour gruger la récolte.

J'en ai connu qui nous poussaient à la révolte,
Et qui, le lendemain de nos premiers malheurs,
Nous traitaient de brigands, d'assassins, de voleurs,
Ou qui criaient : — je vous l'avais bien dit !

Ah ! dame,
On aurait pu bourrer la nef de Notre-Dame,
Après l'affaire, avec ces beaux prophètes-là !
Il en poussait partout, en veux-tu en voilà !
Qu'on me montre un pouvoir qui frappe ou qui musèle,
Je vous en fournirai de ces faiseurs de zèle !

Et puis, n'avions-nous pas les souples, les rampants,
Les délateurs payés, les mouchards, les serpents ?
Ces Judas d'autrefois, je les retrouve encore.
Tout ce qui les anime et ce qui les dévore,
C'est le bas intérêt, l'instinct matériel.
Ils étaient tous autour du gibet de Riel ;
Les noms seuls sont changés.

Quand le sanglant Colborne
Incendiait nos bourgs, leur joie était sans borne.
Ils disaient, en voyant se dresser l'échafaud,
Alors comme aujourd'hui : — C'est très-bien, il le faut
On doit défendre l'ordre et venger la morale ! —
Et puis, dame, il faut voir la mine doctorale
Qu'ils prennent pour vous dire un tas d'absurdités
De cette force-là. Pour eux les lâchetés
Ne comptent pas ; allez, je les ai vus à l'œuvre.
Il en est qui rendraient des points à la couleuvre
Pour faire en serpentant leur tortueux chemin.

Et puis, messieurs vous font passer à l'examen !
Quand on ne peut comme eux se faire à tous les rôles,
On n'est que des cerveaux brûlés, ou bien des drôles....
Charmant d'avoir affaire à de pareils grands cœurs !

Mais laissons de côté rancunes et rancœurs.
Je voulais, mes enfants, tout bonnement vous dire
Que j'étais patriote alors, et pas pour rire !
J'en ai vu la Bermude, — un pays, en passant,
Sans pareil pour qui veut faire du mauvais sang ;
Un pays bien choisi pour abrutir un homme ; —
Eh bien, mes compagnons pourront vous dire comme
J'ai toujours été fier, en mes plus durs instants,

D'avoir été comme eux l'un des fous de mon temps !
Je me moque du reste.

Et puis, voyons, que diantre !
Si nous étions restés, comme on dit, à plat ventre,
Ainsi que j'en connais, courbés sous le mépris
De ceux qui nous voulaient asservir à tout prix ;
Si nous eussions subi la politique adroite
Dont on cherche à leurrer les peuples qu'on exploite ;
Que dis-je ? non contents du titre de sujets,
Si nous avions servi les perfides projets
De ceux qui nous voulaient donner celui d'esclaves,
Dites-moi donc un peu, que serions-nous, mes braves ?

Quand furent épuisés tous les autres moyens,
Nous avons dit un jour : — Aux armes, citoyens !...

Nous n'avions pas, c'est vrai, de très-grandes ressources ;
Nous avions même un peu le diable dans nos bourses ;
Il fallait être enfin joliment aux abois,
Avec de vieux fusils et des canons de bois,
Pour déclarer ainsi la guerre à l'Angleterre ;
Mais des hommes de cœur ne pouvaient plus se taire.

Plutôt que sous le joug plier sans coup férir,
Nous avons tous jugé qu'il valait mieux mourir.

Le premier résultat fut terrible sans doute ;
Bien du sang généreux fut versé sur la route ;
Sur les foyers détruits bien des yeux ont pleuré ;
Mais, malgré nos revers, peuple régénéré,
Nous avons su montrer — que l'heure en soit bénie ! —
Ce que peut un vaincu contre la tyrannie.

Au reste, l'on a vu le parlement anglais
— Qui ne vient pas souvent pleurer dans nos gilets,
Et qu'on accuse peu de choyer ses victimes —
Déclarer par le fait nos griefs légitimes.
Les droits qu'on reclamait, il les reconnut tous !

Et l'on nous traite encor de drôles et de fous !...
Mais l'insensé qui blâme avec tant d'assurance,
Si l'on ne lui fait plus crime d'aimer la France,
S'il n'a plus sous le joug à passer en tremblant,
S'il possède le sol, s'il mange du pain blanc,
S'il peut seul, à son gré, taxer son patrimoine,
S'il vend à qui lui plaît son orge ou son avoine,
Si des torts d'autrefois il a bien vu la fin,
S'il peut parler sa langue, et s'il est libre enfin,

JEAN OLIVIER CHENIER.

Il aura beau hausser encor plus les épaules,
Il le devra toujours à ces fous, à ces drôles !

Oui, mes enfants, j'étais un patriote, un vrai ;
Et jusques à la mort, je m'en applaudirai !

LOUIS FRÉCHETTE.

L'Eglise de St-Eustache.

C'était un peuple jeune, oui ! mais il était fort,
Il était surtout grand quand, aux jours de bataille,
Ce peuple canadien, à travers la mitraille,
Se faisait d'une église un sublime rempart.

Mil-huit-cent-trente-sept ! époque triste et sainte,
Tu rappelles des faits qu'on redit à genoux ;
Tu nous parles de pleurs, de poudre et de courroux,
Du sang de tes enfants tu restes toute teinte.

L'Anglais cruel, injuste, en ces temps faits de deuil,
Avait cru tout braver, en fier aristocrate ;
Le Canadien lui dit : arrière bureaucrate !
Du temple de nos droits, ne souillez pas le seuil !

Et l'on vit Saint-Denis, après, on vit Saint-Charle,
Un instant, la victoire illumina nos champs ;
Mais bientôt, le plus fort fit entendre ses chants
Toujours accompagnés par le canon qui parle.

Et nos héros martyrs, les cœurs remplis d'espoir,
Déroulèrent alors leur cher drapeau sans tache,
Mais, vaincus par le nombre, au feu de Saint-Eustache,
Avec Chénier, leur chef, ils moururent un soir.

Et tu les vis mourir, O sainte et noble église,
Pour eux, de tes vieux murs, tu fis des boucliers
Qui se dressent encor, superbes et altiers,
Avec leur haut clocher que le soleil irise.

Et ces soldats, ces preux, au courage vaillant,
Opposant aux anglais leur pauvre fusillade
Voyaient fondre sur eux la rude canonnade
Que les murs de l'église enduraient en tremblant.

Vieux murs encor debout ! O muette épopée !
Page sainte d'histoire où l'on voit aujourd'hui
Ce qu'un peuple bien jeune, à lui-même réduit,
Peut faire pour venger sa liberté frappée,

Je viens, en ces grands jours, me mêler, une fois,
Au sublime concert d'amour et de louange,
D'orgueil et de fierté, de bonheur sans mélange,
Qu'une nation libre entonne à haute voix.

Les boulets de canon ont tailladé vos pierres
Qui surent arrêter bien de cruels obus ;
Mais l'Anglais triomphant, O méprisable abus,
Ajouta l'incendie aux balles meurtrières.

Eh bientôt, à travers de rouges tourbillons,
L'église disparut aux yeux des Patriotes,
Tandis que les Anglais, véritables despotes,
Irritaient contre nous leurs nombreux bataillons.

Puis, il fallut céder, car, malgré leur courage,
Les balles et le feu détruisaient nos soldats
Qui, pour rendre au pays comme un suprême hommage,
Vidèrent leurs fusils au seuil de leur trépas !...

Gloire aux braves ! — Respect à cette église austère
Qui prend soin des héros couchés au cimetière ;
Pour moi, quand je la vois, je m'incline, et voilà
Que je prie à genoux devant ce temple là.

EDMOND LADOUCEUR.

Montréal, Septembre 1897.

CARDINAL.

Joseph-Narcisse Cardinal naquit à Saint-Constant, le 8 février 1808, d'une honnête famille de cultivateurs. Après avoir fait un bon cours d'études au collège de Montréal, il étudia la loi sous M. Georges Lepailleur, de Châteauguay, dont il devint l'associé, lorsqu'il eut fini sa cléricature. En 1831, il épousait Mlle Eugénie Saint-Germain et goûtait dans ce mariage autant de bonheur qu'il en avait espéré. Aux élections générales de 1834, on l'avait élu par acclamation député du comté de Laprairie.

En 1837, Cardinal avait tout ce qu'il faut pour aimer la vie, être heureux : une femme de cœur, quatre jeunes enfants, une belle clientèle, une grande popularité. Il était aimé pour sa bonté, estimé pour son talent et son honnêteté, admiré pour son patriotisme. Ce n'était pas un homme enthousiaste, exalté, il était calme, réfléchi, prudent, mais déterminé, entêté même une fois décidé.

Il resta tranquille pendant l'insurrection de 1837 ; il croyait et disait à qui voulait l'entendre que c'était une échauffourée, qu'aucun mouvement ne réussirait sans l'aide des Américains. Il voulait une insurrection sérieuse, faite avec de l'argent, des fusils et des canons, et ayant pour but l'indépendance du pays.

Les derniers actes du gouverneur et les propositions de lord John Russell l'avaient exaspéré et convaincu que l'émancipation seule sauverait la liberté du pays. Il cachait si peu ses pensées que son abstention, pendant l'insurrection de 1837, n'empêcha pas les bureaucrates du comté de Laprairie de chercher à le faire arrêter. Sa femme et ses amis lui ayant conseillé de se soustraire à la vengeance de ses ennemis, il partit pour les Etats-Unis et se rendit à Covington, où il rencontra Nelson et bon nombre d'autres patriotes réfugiés.

Un seul sentiment anima bientôt ces braves gens, c'était de rentrer dans leur pays, les armes à la main.

Cardinal promit de se dévouer à tout mouvement qui aurait l'appui des Etats-Unis.

Il revint au Canada, dans le mois de février, et se fiant à ce qu'on lui disait relativement aux secours étrangers que les patriotes devaient recevoir, il travailla énergiquement au succès de l'insurrection de 1838.

Le 3 novembre, Cardinal et Duquette étaient à la tête des patriotes qui allèrent au village de Caughnawaga pour s'emparer des armes des sauvages. Nous avons déjà fait le récit de cette triste expédition, de l'arrestation de Cardinal et de ses compagnons, de leur procès et condamnation.

C'est le 8 que Cardinal, Duquette et François-Maurice Lepailleur furent condamnés à mourir.

M. Lepailleur échappa cependant à l'échafaud ; il fut transporté en Australie d'où il revint après cinq ans d'un exil douloureux. Il s'établit à Montréal, épousa la veuve de son pauvre ami Cardinal, et devint l'un des citoyens les plus paisibles et les plus estimés de notre ville. Il vit encore, jouit d'une bonne santé et se propose de vivre encore longtemps.

M. Lepailleur a passé avec Cardinal et Duquette les derniers jours de leur vie, il a été le confident de leurs dernières pensées, le témoin des luttes de leur âme contre les affections qui les attachaient à la terre.

Il ne peut raconter, sans être profondément ému, ce qu'il a vu et entendu.

Il nous montre Cardinal ferme, impassible, résigné lorsqu'il ne pense qu'à lui-même, au sacrifice de sa vie, mais attendri, bouleversé par moments, lorsqu'il songe à sa femme, à ses chers enfants. C'est dans ces tristes moments que Cardinal a écrit d'une main nerveuse ces lettres touchantes qu'on ne peut lire sans verser des larmes, où on voit, comme dans un miroir, le fond tendre et généreux de cette nature d'élite.

Le 20 décembre, veille de son exécution, il écrit à sa femme :

" Demain, à l'heure où je t'écris, mon âme sera devant son Créateur et son Juge. Je ne crains pas ce moment redoutable. Je suis muni de toutes les consolations de la religion, et Dieu, en se donnant à moi-même, ce matin, me laisse espérer avec confiance qu'il me recevra dans son sein aussitôt après mon dernier soupir. Je suis dégagé de toute affection terrestre, et le seul regret que j'aie en mourant, c'est de te laisser, chère amie, ainsi que cinq pauvres malheureux orphelins, dont l'un est encore à naître. Je te prie de croire que sans vous rien ne pourrait me faire désirer la vie et que je recevrais ma grâce avec plus de répugnance que de satisfaction... "

Il regrette, par dessus tout, de ne pouvoir embrasser avant de mourir, son épouse à laquelle les médecins défendent de sortir. " Qu'il est dur, lui écrit-il, de mourir sans te donner le baiser d'adieu ! On me dit que tu es trop faible pour supporter une entrevue ; moi, je te croirais assez forte ou du moins assez raisonnable pour me venir voir sans faire des extravagances. Ceux qui te défendent de venir me voir n'ont jamais été dans notre situation. Ils ne pensent pas qu'ils me privent de la seule et dernière consolation que je pourrais espérer en ce monde, et que, par rapport à toi, ils s'exposent à de justes reproches pour t'avoir privée de recevoir les prières d'un époux mourant. Pardonne, ma chère amie ; nous sommes nés pour

SIR LOUIS-HYPOLITE LAFONTAINE.

souffrir, c'est un sacrifice de plus à offrir à Dieu et qui nous servira à nous obtenir plus de mérites auprès de lui. Du moins s'ils m'amenaient Marguerite et Charlotte afin qu'elles pussent toutes deux recevoir les baisers de leur père pour te les rendre. Oh ! Dieu, ayez pitié de moi, de ma femme et de mes enfants, je vous les recommande ; veillez sur eux, servez-leur d'époux et de père, ne tardez pas de les réunir tous avec moi dans votre saint paradis. "

.....

" Rien de plus consolant, continue-t-il, ma chère Eugénie, que d'envisager la mort avec les yeux d'un mourant. On se sent dégagé des peines et des angoisses de ce monde de misère pour s'envoler dans un lieu de paix et de délices, et l'on plaint ceux que l'on a aimés sur la terre de ce qu'ils ne peuvent jouir assez tôt d'un bonheur qui nous paraît si parfait. Chère Eugénie, ne t'apitoie pas sur mon sort ; bénis la Providence de ce qu'elle ne m'a pas fait mourir subiment lorsque j'avais la conscience moins préparée. Eh bien ! Dieu a exaucé mes vœux ; je suis courageux autant qu'il est possible de l'être, et si je pouvais te communiquer la moitié de mes forces, il m'en resterait encore assez pour le moment fatal. "

De grands efforts avaient été faits par des personnes influentes pour obtenir la grâce de Cardinal ou

plutôt la commutation de la terrible sentence. Colborne avait résisté à toutes les instances, il était resté sourd à toutes les prière.

Cardinal était chrétien ; sa foi égalait l'amour qu'il portait à son pays, à sa famille. Il demanda à la religion la force que les martyrs de la foi et du patriotisme ont toujours puisée dans ses augustes sacrements pour mourir héroïquement sur les bûchers, les échafaud ou les champs de bataille. Il pria beaucoup, mais toujours plus occupé de ceux qu'il aimait que de lui-même, il pria pour eux, pour sa femme et ses enfants, pour son jeune ami Duquet, son compagnon d'héroïsme et d'infortune, auquel il voulut donner jusqu'au dernier moment l'exemple du courage et de la résignation.

Cardinal avait perdu l'espoir de voir, avant de mourir, sa femme et ses enfants, mais, la veille de son exécution, tard dans la soirée, on lui accorda la grâce qu'il sollicitait si ardemment.

Pauvre père, pauvre femme, pauvres enfants ! Quelle scène ! Cardinal, se tortura pour être fort, pour paraître résigné. Il n'osait parler pour ne pas succomber à l'émotion qui l'étreignait ; il était pâle comme la mort, il souffrait à suer du sang.

Et sa pauvre femme, comment décrire sa douleur ?

Quand l'heure fatale de la séparation sonna à l'hor-

loge de la prison, quand ils se donnèrent dans un long sanglot le baiser de l'éternel adieu, ils étaient plus morts que vivants.

Quelle nuit pour l'un et l'autre, ou plutôt quelle agonie ! Cardinal cependant redevint calme, il dormit peu et pria la plus grande partie du temps.

Le lendemain, vers neuf heures, Cardinal et Duquet étaient à s'entretenir avec le ministre de Dieu, lorsqu'on vint les avertir de se préparer. " Nous sommes prêts, dirent-ils, " et ils se remirent entre les mains du bourreau pour subir le supplice décoré du nom de " toilette des condamnés. "

Quelques minutes après, ils gravissaient les degrés de l'échafaud, pendant que les prisonniers, leurs amis et leurs compagnons, presque anéantis par la douleur, essayaient de réciter le *De profundis*.

Le ciel était sombre ; d'épais nuages le couvraient d'un immense suaire que le vent soulevait en poussant des gémissements. Tout, au ciel comme sur la terre, respirait la tristesse.

Tout à coup un immense cri d'angoisse s'échappa de la foule qui encombrait les abords de la prison. La trappe était tombée ; tout était fini. La liberté comptait un martyr de plus.

Pendant ce temps-là une pauvre femme à genoux avec ses quatre enfants qu'elle inondait de ses larmes, adressait au ciel les supplications les plus touchantes.

L. O. David.

PETIT POEME EN PROSE.

ILS ENTRENT DANS LA GLOIRE.

" Papineau," par M. Louis Fréchette, est la première pièce que j'ai vu jouer sur un théâtre, et au nombre de mes premières lectures se trouve " Biographies et portraits" de M. L. O. David. L'un et l'autre de ces ouvrages, qui exaltaient les chefs et les insurgés de mil-huit-cent-trente-sept, frappèrent vivement mon imagination et laissèrent dans mon esprit des traces indélébiles. Etant admis que les impressions que l'on reçoit dans l'enfance s'effacent difficilement et que toujours il en reste quelque chose, il n'est pas étonnant après cela, qu'un grand amour, qu'une profonde admiration ait germé dans mon cœur d'adolescent pour les hommes de cette phase héroïque de notre histoire.

Soixante ans se sont écoulés depuis que Papineau par sa vibrante éloquence souleva un petit peuple opprimé contre des légions d'oppresseurs....

Et l'élite de ce peuple n'écoutant que la voix de la valeur s'élança au devant des tyrans qu'elle fit trembler.

Victimes d'une sainte cause, vaincus dans une lutte d'une sublime folie, ces courageux citoyens firent néanmoins triompher leur idée.

Hélas ! il faut le dire pour la honte de l'humanité, c'est dans la terre trempée du sang des martyrs que germe la plante de la liberté.

Canadiens intrépides, longtemps votre mérite fut méconnu ; longtemps l'on a discuté l'opportunité de la révolte ; longtemps l'on a refusé d'admettre que ce mouvement insurrectionnel avait donné au pays un gouvernement responsable.

La réaction est faite. Vos noms sont désormais inscrits en lettres d'or dans l'histoire et vos bourreaux flétris à jamais.

Les préjugés sont détruits ; la reconnaissance a fait place à l'ingratitude.

Depuis, vous avez dû tressaillir dans vos tombes, vous qui êtes morts au champ d'honneur, vous qui avez monté les degrés de l'échafaud, vous qui avez souffert la torture de l'exil !

De nouvelles générations ont vengé votre mémoire. De superbes monuments vous ont été élevés et bien des fois la Patrie en deuil a été pleurer sur vos tom-

beaux, qu'elle a pieusement décorés des fleurs de l'immortel souvenir.

O dignes fils des braves colons, venus en Amérique pour conquérir un domaine sur la forêt vierge ! héros obscurs ! humbles paysans ! vaillants patriotes, la nation entière fait aujourd'hui votre opothéose, et vous entrez définitivement dans la gloire.

E. Z. MASSICOTTE.

HONNEUR AUX HEROS

DE

1837-38.

O muse, inspire-moi, soutiens ma noble ardeur :
De mon cher Canada, tu connais la splendeur ;
Sans tache est son drapeau, sans tache est son histoire.
De nos vaillants héros viens redire la gloire.
Nous aimons vivre en vous, nos immortels aïeux.
Couchés dans vos linceuls, couronnés dans les cieux.
Vous fûtes autrefois martyrs de la patrie,
En voulant du Saxon réprimer la furie.
Au milieu des vainqueurs, vos cœurs toujours bretons
Ont conservé la foi vivace sur vos fronts.
Victimes du devoir, de l'anglais, sans bassesse,
Vous saviez repousser la trompeuse promesse.
" Du temple des honneurs dédaignant les parvis
" Nous préférons encor, toujours notre pays. "
Héros de trente-sept, ce fût votre langage,
Et toujours vos enfants garderont cet adage !
O saints martyrs pour qui l'on fit des échafauds,
Pardon, si nous troublons votre immortel repos.

Combien cruelle fut la noire barbarie,
Qui voulut arracher vos bras à la patrie.
Contre votre fierté, la superbe Albion
Ne put voir triompher sa domination.

Enfin le jour a lui, ce jour de la vengeance,
Où les tyrans ont vu baisser leur arrogance.
A travers les sentiers s'avance l'ennemi
Qui croit prendre partout le village endormi.
Mais Gore, à St-Denis, a vu ternir sa gloire
Et dans un court combat, dut céder la victoire,
Et nos braves soldats, ployant sous les lauriers,
Chantaient avec amour, dans leurs transports guerriers :

" Salut Drapeau de ma noble patrie,
Toi que je vois flottant sur nos remparts.
Salut Drapeau, ma seule idolâtrie,
Toi le plus saint de tous les étendards.
A ton aspect mon âme se ranime,
Mon cœur palpite et renaît plein d'orgueil ;
Sous tes regards mon courage s'anime :
Qu'un jour tes plis recouvrent mon cercueil.
" Combien de fois, courant à la victoire,
Tu vis marcher nos pères sous tes plis ;

Combien de fois, enivrés de ta gloire,
Nos fiers soldats t'acclamaient de leurs cris.

A Carillon, la gloire de nos pères !
Tu sus braver les éclats du canon,
Et ces héros, tes défenseurs austères,
Par leur vaillance, ont illustré leur nom.

" Vaillant Drapeau, noirci dans les batailles,
Que ton amour soutienne encor nos cœurs ;
Digne ornement de nos vieilles murailles,
Reviens encor guider nos pas vainqueurs.
Que tes exploits, écrits en traits de flammes,
Restent pour nous un touchant souvenir,
Que ta splendeur, ennoblissant nos âmes,
Sache éclairer nos fils dans l'avenir. "

Canadiens, à genoux, courbez ici la tête,
De ces fougueux soldats c'est aujourd'hui la fête.
Vous, immortel Chénier ! illustre Papineau !
De notre liberté, vous fûtes le berceau.
La froide mort en vain vous a chargés de chaînes,
En vain l'ambition vous poursuit de ses haînes :
En Dieu fut votre espoir, au pays votre sang !
Oui, nous vous proclamons héros dignes du Franc !
Jeanne d'Arc la Pucelle, indomptable lionne
Scévola, Régulus orna votre couronne
Du haut de vos palais jetez les yeux sur nous,
Et si Dieu le permet, nous en serions jaloux,
Un instant descendez de vos trônes célestes,
Eh venez admirer les merveilles agrestes,

Qui remplissent ces champs, témoins de vos combats,
Champs si souvent alors sillonnés de vos pas.
Amour, respect, honneur à ces grands patriotes,
Qui furent nos sauveurs et nos compatriotes.

Mais s'il nous est permis de parer les tombeaux
De nos pères meurtris au fond de leurs cachots,
Et si de l'héroïsme il nous faut un modèle :
Voyez ce lourd vaisseau fendant l'onde infidèle,
Il porte dans ses flancs un troupeau d'exilés,
Au cœur endolori, par les balles criblés
" Barbares, arrêtez, ce sont nos tendres pères.
" Ce sont nos fils chéris, disaient les pauvres mères.
Et mourant de douleur, étouffant leurs sanglots,
Ils suivaient le trois-mât fendant toujours les flots.
Frères, consolez-vous, vous restez au rivage ;
Eux n'auront plus jamais que l'exil pour partage.
O Dieu, dirigez-les de votre doigt divin,
De la mort éloignez l'implacable destin.
Mourir abandonné, sans embrasser sa mère ?...
Mourir si loin... si loin..., sur la terre étrangère !
Le cœur anéanti, sans un doux au revoir !...
Mon Dieu !... Quelle torture !... Amis !... Quel désespoir !
A vous du vrai martyr nous accordons la palme ;
Frères, voguez en paix sur une mer plus calme.
Do l'immortalité recevez les fleurons.
Eux seuls doivent orner vos héroïques fronts.

Dormez votre sommeil au sein de l'Australie,
Car par vous à nos pas la gloire se rallie.
Comme vous, nous dirons dans un sublime élan :
" A toi cher Canada, pour toi tout notre sang ! "

Dr J. N. Legault.

St-Henri, Oct. 1897.

AUX PATRIOTES.

Soixante années se sont écoulées depuis ces jours de patriotisme où quelques milliers de canadiens-français, voulant sauvegarder l'héritage précieux qu'ils avaient reçu de la mère-patrie, s'unirent pour obtenir, les larmes à la main, cette chère liberté que les conquérants de 1760 leur avaient indignement enlevée.

Cette lutte grandiose du faible contre le fort restera à jamais mémorable dans les fastes de notre histoire, et si Dieu n'a pas voulu que, malgré la bravoure et l'héroïsme de ces patriotes, malgré ces nombreux martyrs, mourant sur l'échafaud pour la défense d'une cause sacrée, le Canada français entendit sonner l'heure de son indépendance, c'est que, sans toute, dans sa sagesse infinie, il ne voulut pas nous livrer, avec le peu de ressources que nous avions alors, à l'ambition et à la jalousie des autres peuples qui nous entouraient.

Mais si nous jouissons aujourd'hui d'une certaine liberté sous la protection du drapeau britannique, si

nous pouvons prétendre aux mêmes honneurs publics que les Anglais, est-ce que nous ne le devons pas aux Taschereau, aux Panet, aux Bourdages, aux Papineau, aux Bédard, ces grands tribuns qui, dans l'enceinte parlementaire, défendirent avec ténacité et avec éloquence nos droits menacés ? est-ce que nous ne le devons pas aux Cardinal, aux Duquette, aux de Lorimier, aux Chénier, ces courageux patriotes sacrifiant pour l'amour de leur pays une vie pleine d'illusions aimées, abandonnant qui une femme, qui des enfants, tous des êtres bien chers ?

Le christianisme n'a-t-il pas puisé dans le sang de ses martyrs une force toute nouvelle, un caractère, je dirais plus saint et plus auguste ? Rome ne devait-elle pas sa puissance et sa grandeur au patriotisme et au courage de ses premiers citoyens ?

Une nation ne peut exister si, dès son origine, il n'y a pas eu chez elle de l'héroïsme et du désintéressement, vertus nécessaires à sa formation.

Depuis le jour où Jacques-Cartier planta l'étendard fleurdélisé sur les rives du Saint-Laurent jusqu'à ce temps actuel où nous voyons avec orgueil un Canadien-français devenu le chef aimé et respecté de notre beau pays, quelles actions grandioses, quels gestes héroïques, quels sacrifices sublimes ont été écrits sur toutes les pages de notre histoire ! Et ce sang répandu sur les champs de bataille de St-Denis et de St-

Charles, ces discours vibrants de patriotisme qui faisaient trembler nos persécuteurs et réveillaient chez nos paysans ce courage ardent qui en ont fait des héros, est-ce que cela ne suffit pas pour que le peuple canadien-français, après avoir eu une si brillante enfance, une jeunesse si glorieuse, soit plein d'espoir dans l'avenir qui accourt vers lui !

Nul ne peut prévoir, nul ne peut assurer ce que nous, Canadiens-français, deviendrons un jour ; mais si notre avenir n'appartient qu'à Dieu seul, si nous ne pouvons pas soulever un coin de ce voile impénétrable qui nous cache les choses futures, il n'en tient qu'à nous cependant pour qu'il réponde à la grandeur du passé et aux espérances du présent !

La patrie a des droits sacrés sur les vertus, les talents et les actions de chacun de ses enfants ; elle semble leur dire : "Je vous ai donné un titre noble et précieux, à présent veillez sur moi, et défendez-moi à la moindre attaque !"

Mais, pour accomplir ce grand devoir de patriote, il faut plus que de la bonne volonté et de la constance, il faut cette force, ce courage étonnant qui produit les martyrs et les triomphateurs, il faut cette fermeté de convictions, cette haute moralité dont la religion est la source, le principe.

Les bonnes mœurs, le respect des lois civiles et religieuses, l'amour de la patrie, telles sont donc les

vertus qui nous conduiront à un avenir digne de notre passé.

Honorons la mémoire de ces intrépides patriotes qui voulurent secouer le dur joug qui pesait sur leur patrie et versèrent leur sang sur les champs de bataille pour la cause sainte de la liberté ! Conservons intact le souvenir de leurs grandes actions, et à nos enfants, quand nous leur parlerons d'eux, disons toujours : Ce furent des héros !

Dieu, là-haut, veille sur nous ! Il ne permettra pas que tout ce sang ait été inutilement versé, car alors à quoi servirait le dévouement, le patriotisme ?

Un jour viendra, et ce jour n'est peut-être pas loin, où notre nation brisera sans effusion de sang les derniers liens qui l'unissent encore à l'Angleterre, et formera en un coin de ce Canada immense un pays français et catholique !

Une France nouvelle grandira dans ce nouveau continent et, comme la mère patrie, deviendra le pays privilégié des arts et des lettres, guidant les peuples d'Amérique vers la civilisation.

Oui, espérons qu'un jour nos compatriotes, devenus libres, laisseront échapper de leur poitrine ce cri qui fera tressaillir : Vive la Nouvelle-France !

PIERRE BÉDARD.

CE QUI SE PAISSAIT EN 1837.

La situation des affaires politiques de l'Angleterre en 1837 était comme ceci :

Deux souverains, depuis dix-sept ans, avaient gouverné à leur guise, sans tenir compte des désirs exprimés par les Chambres du Parlement. De plus, leurs cours étaient réputées à l'égal d'un mauvais lieu, si bien que la duchesse de Kent ne voulait pas y conduire sa fille Victoria.

Le malaise qui régnait dans les Trois-Royaumes par suite de ce triste gouvernement, avait éloigné de la chambre des Communes tous les talents, sauf Daniel O'Connell et Robert Peel, avec deux ou trois autres.

Les Torys étaient dans l'opposition et réclamaient contre les agissements d'une autorité royale qui visait à se rendre absolue ; ils se donnaient le nom de " conservateurs ". Lord John Russell annonça alors (1837) que les Whigs allaient prendre le nom de *reformers*. Les partis se mélangeaient.

Dans les colonies, cet état de choses n'avait guère

L'HON. A. N. MORIN.

d'influence parce que le mode d'administration était toujours dépendant de la volonté royale — toutefois il faut faire exception en faveur d'un groupe de quatre provinces qui, pendant un demi siècle, s'étaient exercées à jouir du " gouvernement responsable " au peuple et avaient même gagné du terrain de ce côté en dépit d'un certain " parti anglais " qui mettait partout des obstacles aux moindres réformes, parce qu'il profitait seul des bénéfices du régime absolu.

L'agitation que la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick, le Bas et le Haut-Canada, avaient commencée et maintenue séparément contre l'arbitraire de leurs gouvernements respectifs, les faisait s'adresser au trône, de temps à autre, mais des hommes de la trempe de Georges VI et Guillaume IV trouvaient bien insolents ces colons qui demandaient une liberté dont l'Angleterre elle-même était obligée de se passer. Guillaume IV mourant s'écria que son décès était un grand malheur pour l'empire. Il se croyait indispensable et ne comprit jamais pourquoi il avait exaspéré ou consterné tout le monde.

Il existait donc chez nous quatre centres d'agitation. Pour la même cause, il y en avait quatre ou cinq dans la Grande-Bretagne.

Lorsque, le 20 juin 1837, Guillaume IV trépassa, il survint dans tous ces centres un tel déploiement de

passions politiques, que Justin McCarthy le compare aux crises de la révolution française. La note dominante était que la reine Victoria allait aggraver la situation par sa jeunesse, son ignorance, et que les ministres s'éterniseraient au pouvoir en exploitant la faiblesse de cette femme de dix-huit ans. La violence de la presse anglaise — le grave et rigide *Times* en tête — devint comparable aux feuilles de Marat. Un poète écrivit en toutes lettres que le duc de Cumberland cherchait àempoisonner la nouvelle reine pour prendre le trône, ce qui, dit-il, rendrait la révolte nécessaire : car on ne voulait pas d'un hanovrien. Les phrases de Brougham, Peel, Russell, Wellington, Lyndhurst, Buller, Derby se colportaient et se commentaient avec une ardeur dont les Anglais ne sont pas coutumiers. Les journaux de France prédisaient un soulèvement général de l'Irlande, l'Ecosse, les Indes, le Canada, et la fin de l'empire britannique. Enfin, l'impression universelle était que la reine continuerait le gouvernement personnel de ses oncles et l'on cherchait par tous les moyens à éviter ce malheur. Nous étions dans ce courant d'idées en Canada.

La jeune princesse n'était connue que de nom, tant sa mère l'avait écartée de tout contact avec la cour et le gouvernement, mais son intelligence, droite et sagace, n'était nullement étrangère à ce qui se pas-

sait : elle en saisissait les grandes lignes et se tenait prête à agir. On raconte qu'elle allait avoir seize ans lorsque la probabilité de son avénement au trône lui fut révélée. Quelques mois lui suffirent pour se préparer à entrer en scène au premier rôle. Son éducation était avant tout pratique ; elle le prouva dès le début.

Dans nos Provinces Maritimes, un nom, celui de Joseph Howe, personnifie la résistance contre les abus du pouvoir, mais il n'était pas le seul sur la brèche et si ces gens-là n'ont pas voulu prendre les armes, c'est qu'ils basèrent leurs calculs sur ce qui arriverait en Canada : et, en effet, ils ont recueilli les bons résultats d'une attitude que les partisans de Mackenzie et de Papineau payaient bien cher.

Il est de mode à présent de mentionner " la révolte de Papineau, " mais celle de Howe, celle de MacKenzie, celle de l'opinion publique en Angleterre, tout cela en même temps et pour la même cause, on n'en souffle mot. L'Histoire se fait vite ; elle s'écrit lentement ; la raison des choses du passé ne s'expliquerait pas si l'on s'en tenait aux sentiments de ceux qui ont souffert, tant d'un côté que de l'autre. Après un demi siècle, contemplant l'ensemble des événements et voyant des pièces officielles qui nous étaient cachées à cette époque, les faits se présentent à nous dégagés des vapeurs du combat et des haines du moment.

L'insurrection du district de Montréal n'est plus à nos yeux un coup de vent isolé dans la vaste étendue des airs ; la tempête était partout à la fois, et l'on peut dire que jamais l'empire britannique n'a été autant secoué, aussi près de sa ruine, de son démembrement. Aujourd'hui, un pareil état de choses amènerait la séparation des colonies. Le sort de l'Angleterre n'a tenu qu'à un cheveu pour ainsi dire, et ce frêle instrument a été mis en usage par la jeune fille qui, à titre de souveraine, dès le 20 juin, jour de la mort du roi, entra an Conseil des ministres en disant : " Mettons-nous au travail, messieurs, " tout comme Louis XIV en 1661.

Elle renonça au trône du Hanovre et ordonna au duc de Cumberland d'aller l'occuper.

Elle voulut aussi des élections générales immédiates pour consulter l'esprit public.

Il entra alors au parlement une pléïade de jeunes talents qui a dépassé celles de toutes les époques, et, voyant que les partis étaient balancés, la reine congédia ses ministres pour en choisir d'autres selon le vœu des Chambres. La tempête, netrouvant plus rien à abattre, s'arrêta.

Maintenant, que nos troubles aient durés encore quelques mois après 1837, cela va de soi, car nous étions lancés au delà des griefs du peuple des Trois-

Royaumes et nous n'avions aucune garantie que les réformes sous-entendues nous seraient concédées, étant après tout de simples colonies, c'est-à-dire des possessions lointaines que même les *reformers* du parlement impérial aimaient à tenir en laisse, sur plus d'un point important pour nous.

Il n'était pas facile non plus de réduire brusquement au silence et à l'inaction les groupes fixés au milieu de nos provinces, et que l'on nommait dans la Nouvelle-Ecosse les *loyalistes*, dans le Bas-Canada les *bureaucrates*, dans le Haut-Canada la *Family Compact*. Voici comment s'exprime Justin McCarthy : " On avait encouragé, et de fait soutenu, la plus odieuse et la plus dangereuse de toutes les institutions dans le gouvernement d'une colonie : *A British party*, dévoué aux prétendus intérêts de la mère-patrie et obéissant aux ordres de ses maîtres et patrons de Londres. "

Ces gens-là ne lâchèrent pas prise aussi vite que les Torys et les Whigs d'Angleterre : car leur pain quotidien était en jeu ; seulement, la reine, en supprimant leurs chefs autour d'elle, nous déblayait le terrain pour l'avenir. Nous l'avons fort bien compris et c'est ce qui fait notre gloire à tous.

BENJAMIN SULTE.

1837-38.

SOUVENIR DE NOS AIEUX.

Elle fut magnanime, héroïque et sans tache,
Votre légendre, ô fiers enfants de St-Eustache !
FRÉCHETTE.

En 1837, les Canadiens combattaient pour les mêmes principes de liberté qui avaient obtenu un succès triomphal lors de l'insurrection américaine. Ils voulaient avoir le contrôle des deniers publics et la nomination de ceux qui devaient les gouverner. Il n'y avait en cela aucune question de race aussi, lorsque le moment d'agir fut venu, on vit des Anglais du Haut Canada, ayant à leur tête Lyon McKenzie, se lever avec enthousiasme pour la défense des droits popu aires. On sait que ces révoltés héroïques furent écrasés par le nombre et l'argent, et que plusieurs

d'entre eux payèrent de leur tête le crime d'avoir trop aimé leur pays. D'autres, et ce fut le grand nombre, furent condamnés à aller mourir sur une terre étrangère, à des centaines de milles de leur patrie. Quelques uns revinrent au pays, et ceux-là purent jouir pendant quelques années des privilèges et des droits sacrés pour lesquels ils avaient combattu.

Il sied mal aux vainqueurs d'admettre leur tort en pardonnant aux vaincus.

Le résultat de la rébellion de 1837-38, n'en fut pas moins de convaincre le peuple de la Grande-Bretagne que les habitants du Canada avaient été odieusement opprimés. Comme conséquence, nous avons obtenu pour les anciennes provinces du Canada une mesure d'économie qui excédait de beaucoup ce qu'on avait accordé aux colonies les plus puissantes dans le passé.

Depuis cette époque mémorable dans les annales de notre histoire, nous avons joui du soleil de la vraie liberté. Nos ancêtres nous l'ont mérité. Forts de leurs droits et de la justice de leur requête, ils ont combattu un noble combat, et 1837 a vu écrire sur le pavillon anglais déjà flottant sur la citadelle de Québec, ces deux mots si chers à tout cœur canadien-français : " Le Canada et la vraie liberté. "

Les hommes d'Etat qui ont été appelés à diriger les affaires du pays depuis la Confédération, se sont enor-

gueillis, chacun à leur tour, d'avoir agrandi le cercle des privilèges dont jouit le Canada comme colonie. Les récentes conquêtes faites au nom du Canada ne sont que la conséquence des œuvres de Sir George Etienne Cartier et de ceux qui, avec lui, travaillèrent à consolider les possessions britanniques de l'Amérique du Nord. Mais avant eux les patriotes de 1837-38 avaient affermi, au prix de leur sang, le principe que tous les contribuables de l'empire britannique avaient le droit de se gouverner eux-mêmes — c'est-à-dire de parler la langue qu'ils avaient apprise sur les genoux de leur mère, de suivre les traditions qui leur avaient été enseignées par leur père, et d'essayer de perpétuer sur ce continent les qualités caractéristiques de notre ancienne mère-patrie, la France, lesquelles ont valu à cette nation de devenir la plus généralement admirée et la plus aimée du monde entier.

Parmi ces patriotes qui surent entrevoir, il y a soixante ans, le rôle immense que le Canada était appelé à jouer à l'avenir sur le continent américain, et qui se levèrent avec courage pour demander les libertés essentielles à un pays désireux de briller parmi les nations, se trouvait André Ouimet, président du club des " Fils de la Liberté." Ce club était composé des figures dirigeantes de la rébellion.

Puisqu'aujourd'hui la vérité triomphe, que le

J. ADELARD OUIMET.

patriotisme et le courage sont reconnus et honorés, et que les patriotes de 1837-38, qui ont déjà l'honneur d'avoir un monument commémoratif dans notre beau cimetière de Notre-Dame-des-Neiges, doivent recevoir dans ce livre l'hommage de la reconnaissance de leurs concitoyens et de leurs descendants : on me permettra de mettre au bas de cette page l'expression publique de mon admiration pour mon aïeul.

J. ADÉLARD OUIMET.

SUPREME CONSOLATION.

EPISODE HISTORIQUE.

La nature était en deuil.

Journées sombres, lamentables ! De grands amon cellements de nuages noirs couraient dans le firmament, se succédant, s'entrechoquant, pour enfin se fusionner, recélant les bourrasques gémissantes de novembre.

N'avez-vous jamais remarqué ces hurlements plaintifs dans lesquels tourbillonnent, sous la tourmente pleurant, les immenses gerbes de feuilles mortes arrachées aux géants de nos forêts ?...

L'insurrection — expression employée contre ce à qui la fortune est contraire, encore que leurs mobiles soient des plus louables — l'insurrection grondait à

Valleyfield, à Saint-Thimothée, à Beauharnais, à Ste-Martine, dans quantité de villages.

L'année précédente cependant, la tentative de Saint-Eustache, dans le comté des Deux-Montagnes, avait été réprimée d'une façon atroce, sanglante : Le VIEUX BRULOT, le sanguinaire John Colborne, s'en était donné à cœur-joie.

Qu'importe ?

La liberté, non pas la liberté de mauvais aloi consistant à tout se permettre en refusant tout aux autres : mais la liberté de sa race, de sa Religion, cette liberté à laquelle tout homme a droit, ne vaut-elle pas du sang, quelques demeures détruites ?

Dans ses veines, le Canadien-français ne sent-il pas circuler le sang des héros de France, ses aïeux, marchant au combat au noble cri de : " Mont-joie Saint-Denis " ?

Ils savaient, les Patriotes, ce qui les attendait s'ils succombaient. " Pro Aris et Focis ! " une telle devise devait les enflammer. Ce fut pour " les Autels et les Foyers " qu'ils prirent, au-dessus de l'âtre fumant, le vieux fusil rouillé devant appuyer, de son éclat, leur voix méconnue ; au fond des granges, l'acier des instruments aratoires pour renverser ce qui s'opposerait à leurs desseins.

Le 3 novembre 1838, les contingents des paroisses

de Sainte-Martine, de Saint-Timothée et de Beauharnais devaient opérer leur jonction en ce dernier endroit.

La paroisse de Saint-Timothée avait mis sur pied deux cents hommes environ, dont une centaine armés de fusils presque tous à pierre ; le reste n'avait que des fourches, des faux transformées en sabres, etc. ; le village fournissait en outre six *canons de bois* cerclés en fer. Le tout sous le commandement de M. François-Xavier Prieur, négociant de l'endroit, jeune homme de vingt-trois ans.

Comme munitions de guerre, ces braves cultivateurs emportaient quelques douzaines de cartouches, une petite quantité de poudre et de plomb ; après cela on tâcherait d'en prendre à l'ennemi.

M. F.-X. Prieur, le principal personnage de notre récit, était un jeune homme plein d'espoir. D'une intelligence transcendante, il était appelé au plus brillant avenir, auquel sa fortune eût pu contribuer.

Doué d'une ténacité sans exemple, il parvenait à ses fins : mais jamais, pour obtenir ces fins, il n'eût transgressé le droit, la justice ou la morale.

D'un piété douce et éclairée, il était ferme dans ses convictions ; on n'eût pas osé se permettre devant lui les plaisanteries douteuses si fort à la mode en ce temps-ci chez certaine classe de jeunes gens. Dur à

lui-même, il était plein de charité pour les autres. Il ne pouvait voir souffrir qui qne ce fût : son bon cœur le faisait compatir à toutes les douleurs. Aujourd'hui encore, ses amis, ses connaissances n'ont pu l'oublier, et sa louange est sur toutes les lèvres.

Brave jusqu'à la témérité, de cette bravoure constituant l'antique vaillance de nos aïeux, aucun danger ne l'intimidait : il ne s'y jetait pas à l'aveugle, mais quand il s'y trouvait, nul ne pouvait le faire trembler on reculer. C'était le type parfait du chevalier sans peur et sans reproche.

Avant de quitter son cher village, le commandant du détachement résolut de mettre sa conscience en repos. Bien que, par suite de malentendus regrettables, l'épiscopat eût condamné cette insurrection, tous les Canadiens en faisant partie (à quelques exceptions près) étaient d'excellents catholiques, fils dévoués de la sainte Eglise Romaine.

A cette époque, c'était, si nos renseignements sont exacts, M. l'abbé Archambault qui desservait la paroisse de Saint-Timothée. Il voyait avec peine le mouvement s'étendre, prévoyant le même résultat pour ces bandes sans cohésion, sans chefs capables et autorisés, que pour celles de Saint-Benoît, de Saint-Eustache, l'année précédente.

Une grande cause de démoralisation pour quelque troupe que ce soit, c'est de savoir qu'elle a contre elle ceux pour qui elle combat : et l'hostilité systématique de ceux sur qui ils croyaient pouvoir compter, jetait un grand froid parmi les vaillants de 1837 et de 1838.

Le jeune chef se présenta au presbytère.

— M. le curé, dit-il, je viens me confesser.

— Mais tu sais, malheureux, que tu es en révolte contre l'autorité ecclésiastique ; que tu as encouru les censures de l'Eglise ; que je ne puis, par conséquent, te donner l'absolution.

— M. le curé, les moments sont solennels ; nous allons sans doute nous battre : une balle, dans une bataille, est vite reçue.

— Je ne puis te donner l'absolution.

— Mais vous pouvez entendre ma confession ? Depuis quand l'Eglise ordonne-t-elle à un de ses prêtres de repousser un pénitent ? Je puis être frappé ; je suis plein de vie devant vous : demain on peut vous rapporter mon cadavre. Me refuserez-vous une dernière consolation ?

— Mets-toi à genoux.

Le ministre de paix et de pardon était vaincu, il écouta...

Le visage rayonnant de joie intérieure, le jeune héros s'est relevé ; le bon prêtre ouvre les bras, et longuement l'étreint sur son cœur.

— Ce n'est pas tout, M. le curé, dit Prieur ; il y a, devant le presbytère, deux cents de vos paroissiens qui auraient voulu pouvoir faire ce que j'ai fait, mais qui, du moins, attendent votre bénédiction.

— Mon pauvre ami, répond le prêtre, je ne puis... non, je ne puis!... C'est un acte public, et par cet acte, je me rendrais votre complice.

— Ce sont d'honnêtes citoyens, presque tous pères de famille, tous vos paroissiens fidèles. Pourquoi l'Anglais éhonté, arrogant, scandaleusement persécuteur et tracassier, nous prive-t-il de nos droits les plus sacrés, nous traitant, chez nous, dans notre pays, en parias, en maudits ?

" Vous-même, M. le curé, dans vos sermons (et c'est dans l'Histoire Sainte) ne nous avez-vous pas parlé de cette révolte des Juifs contre leur reine Athalie, révolte préparée par le grand-prêtre, avec l'aide de tous les prêtres et du peuple ?... Ils ont tué la reine : c'était leur reine, pourtant, n'est-ce pas vrai ?

" Sommes-nous plus coupables que les Hébreux, que leurs prêtres, que leur grand-prêtre ?... A vos enfants qui vont, pour notre liberté religieuse tout autant que pour notre liberté civile, courir à la mort peut-être, aux dangers de toutes sortes, dans tous les cas, pouvez-vous, en votre cœur de prêtre, de père, leur refuser cette satisfaction de vous revoir une fois

encore, d'entendre tomber de votre bouche la bénédiction qui fortifie et rend le courage aux plus abattus ?

" Ne sentez-vous pas, dites-le moi, votre cœur se fondre à la pensée des deuils pouvant atteindre chaque foyer de votre paroisse ?... N'entendez-vous pas, déjà, les sanglots déchirants, ne voyez-vous pas les terreurs des mères, des sœurs, des épouses éplorées, des enfants anéantis ?... Que faut-il donc pour vous toucher ?...

Deux grosses larmes jaillissent des yeux du prêtre.

— Viens, dit-il au jeune homme.

Le prenant par la main, il l'accompagne jusqu'au seuil du presbytère.

Les deux cents hommes, calmes, graves, sont là ; d'un geste unanime, tous se sont découverts.

— Mettez vous à genoux, dit le jeune chef, M. le curé va vous bénir...

Et sous le ciel gris, dans une accalmie de la raffale qui hurlait tristement sa clameur d'agonie, la voix du pasteur fait entendre les paroles saintes de la bénédiction ; ses bras s'élèvent vers le ciel comme pour en arracher l'égide divine... et sa main tremblante trace sur ces fronts hâlés, penchés vers la terre, le signe mystérieux qui rend forts les plus pusillanimes.

...Un long moment de silence...

FIRMIN PICARD.

des mères, u

Puis la voix du prêtre, frémissante, laisse tomber ces derniers mots, ce vœu du patriote :

— Allez !.. et battez-vous bien !...

FIRMIN PICARD.

Octobre 1897.

PATRIE

Canada ! Canada ! terre immense et féconde !
Nouvelle Gaule assise au nord du nouveau monde !
Héroïque pays d'espérance et d'honneur !
Vaste sol qui de l'onde océane atlantique
Jusqu'aux flots azurés de la mer pacifique
Déroule avec orgueil son altière splendeur !

Canada ! Canada ! toi que le ciel protège,
Toi qui sous ton manteau de verdure ou de neige,
Dans l'ombre de tes bois verdoyants ou jaunis,
Sur les bords de ton fleuve aux grandes eaux sereines,
Du sommet de tes monts et du sein de tes plaines
Es pour le Canadien le plus beau des pays !

Gloire à toi ! nous t'aimons et l'étranger t'admire !
Gloire à toi, Saint-Laurent dont je ne saurais dire
La beauté sans amour, ni le nom sans fierté.
Qu'à jamais, fleuve aimé, tes rives nous soient chères
Et rappellent toujours que le sang de nos pères
S'épancha pour ta gloire et pour ta liberté !

ALBERT FERLAND

M. A. BISSONNETTE, MONTREAL

CHER MONSIEUR,

J'ai votre faveur me demandant un article pour l'opuscule que vous devez publier sur la révolution de 1837-38. J'ai eu occasion, à bien des reprises, d'exprimer la profonde admiration que j'ai pour ceux qui nous ont acquis nos libertés constitutionnelles. Je regrette de vous dire que dans le moment actuel, il ne m'est possible, malgré toute ma bonne volonté, de vous écrire l'article que vous me demandez ; je n'ai aucunement le temps.

Votre tout dévoué,

WILFRID LAURIER.

TOMBEAUX ET EPITAPHES.

Napoléon aimait souvent à dire de l'œuvre de la Révolution de 1789 : "C'est du granit". Je crois qu'on peut appliquer avec raison cette belle et forte parole à l'œuvre de liberté et de régénération française entreprise et accomplie par nos patriotes de 1837.

Oui c'est du granit que l'œuvre du grand Papineau soulevant un peuple aux mâles accents de son éloquence contre l'oppression de l'oligarchie.

C'est du granit que l'œuvre des héros qui allèrent, avec des faulx, des fourches et des fusils sans plaque, reconquérir les franchises nationales que nous avaient volées des despotes, racheter nos droits politiques et l'usage de notre belle langue.

C'est du granit que l'œuvre scellée par le sang de Chénier et ses compagnons à St. Eustache, par le sang des victimes de St. Denis et de St. Charles, par le sang de de Lorimier, de Duquet et des autres pendus de février 1839, par les sacrifices et le martyre

de tous ceux qui ont souffert en cette époque tourmentée. Aussi leur nom devrait être écrit sur des monuments à tous les endroits historiques, leur souvenir doit être affectueusement conservé par tous ceux qui ont du cœur, et leur mémoire éternellement vénérée sur les bords du Saint-Laurent.

Si nous parlons français aujourd'hui, si nous avons à Québec une législature presqu'entièrement française, si nous avons encore nos lois civiles françaises, si la langue française est officielle devant les tribunaux, si nous avons des institutions responsables, nous le devons au sang pur versé il y a soixante ans, et notre génération qui jouit en paix de tous ces bienfaits et des libertés actuelles devrait reconnaître par des tombeaux et des épitaphes l'héroïsme de ceux qui ont eu le courage de mourir pour la patrie et la cause française.

GODFROY LANGLOIS.

SOXANTE ANS DE LIBERTE

Enfin, l'Angleterre avait cédé devant l'héroïsme de nos soldats. Le sang ne coulait plus, le ciel de la patrie était redevenu serein, et l'on voyait poindre dans l'azur la radieuse étoile du gouvernement populaire.

Ce n'était pas encore la liberté, ce n'en était que l'image. N'importe ! ça valait toujours mieux que rien....!

D'un autre côté, nous étions un peuple bien jeune, puisque nous le sommes encore malgré les années. Or, les images ayant le don de suffire à contenter les enfants, contents nous fûmes, nous sommes et nous serons, tant il est vrai que dans les circonstances, notre premier âge doit forcément se prolonger.

Avant que soit venue l'heure d'agir, c'est beaucoup de savoir attendre. Attendons, sans oublier que la saine pratique des petites libertés conduit sûrement à la jouissance des grandes, et que pour bien user de celles-ci comme de celles-là, il faut en avoir fait l'apprentissage.

Comment avons-nous compris et exercé les nôtres ? Comment avons-nous su reconnaître les mérites et glorifier la mémoire de ceux qui nous les avaient conquises ?

En 1837, Victoria recueillait la couronne d'Angleterre, les patriotes, celle du martyre ; elle devenait reine parce qu'elle s'était donné la peine de naître, ils devenaient immortels parce qu'ils s'étaient donné celle de mourir pour le salut de leur peuple. En 1887, il y avait cinquante ans que notre gracieuse souveraine était montée sur le trône, cinquante ans que nos gracieux patriotes étaient descendus dans la tombe. Qu'avons-nous fait alors en l'honneur de la reine ? — Tout. En l'honneur des patriotes ? — Rien. Cette année 1897 était la soixantième du grand règne, la soixantième de nos grandes revendications nationales. Pour la reine, ce fut un jubilé ; pour nos patriotes, quoi ? — Un oubli !...

Certes, la souveraine a bien ses qualités. Je veux même qu'à son âge, elle soit encore assez intelligente Pour n'avoir pas cru à tout ce qu'on lui a dit de bon dans le mois de juin dernier ; mais enfin, pourquoi, de notre part, tant de lyrisme à son sujet coïncide-t-il avec tant d'indifférence à l'égard des braves qui arrachèrent des mains de son gouvernement les privilèges dont nous jouissons ? Pourquoi, de leur vivant,

WILFRID LAROSE.

avons-nous appris à regarder ces hommes comme dangereux ? Pourquoi, pas plus tard qu'en 1[illegible] avons-nous dû subir le spectable humiliant d'un refus de sépulture aux cendres mêmes de Chénier ? Quel crime avait-il commis ? — Celui de s'armer et de tomber, les armes à la main, pour notre ruine ? — Non, pour notre défense, pour l'amour de ces prérogatives dans lesquelles les âmes les plus timorées de nos jours, se plaisent à reconnaître un gage efficace de commune prospérité. Il est à peine croyable qu'un peuple soit, à la fois, assez éclairé pour voir dans son autonomie relative une conséquence directe du courage de ses ancêtres, et assez pusillanime, assez apathique pour hésiter à les honorer publiquement. En vérité, il y aurait dans la persistance de cet illogisme un danger réel pour notre avenir. La gloire nationale, à laquelle nous sommes tous solidairement intéressés, ne se maintient pas que par le narcotisme systématique, les obséquiosités, les bazars et les quêtes ; elle se nourrit aussi de nobles ambitions, de combativité, d'indépendance de caractère, de grandeur d'âme, de piété filiale et de religion vraie. Comment voulez-vous que la jeunesse,ce suprême espoir de demain, se laisse porter sur les ailes de l'enthousiasme, à l'essai de ses forces ? de quoi voulez-vous qu'elle s'inspire et qu'elle s'éprenne, si le doigt prophétique de l'histoire n'a pas autre

chose à lui signaler, qu'une ingratitude à côté d'un sacrifice, qu'une potence en arrière d'un dévouement ? Elle s'étiolera plutôt dans l'inaction, fille de la désespérance,ou,se retranchant dans un égoïsme féroce,elle ne vivra plus que pour l'âpre plaisir du gain.Le scepticisme la fera sourire de pitié aux pauvres naïfs, qui auront gaspillé leurs plus beaux jours à escompter des faux billets de la reconnaissance publique.

Ce règne ? mais déjà, il est arrivé. Par une singularité tout à fait remarquable, le système réprésentatif, source naturelle de nos quelques libertés, est devenu, par notre propre coopération, un moyen de les amoindrir.Comment ?---En ce que, dans trop de cas où il s'est agi d'un principe vital pour notre race, les principaux d'entre ceux qui nous représentaient l'ont sacrifié. Pourquoi ? --- Toujours pour la même raison : garder une position qui payait, ou en obtenir une autre qui paierait encore plus. Venu de haut, l'exemple s'est répété ailleurs ; chez les bons citoyens, il a engendré le dégoût,chez les autres, la convoitise.

A tout évènement, de l'ensemble de tous ces faits, voici ce qu'il est résulté : le moral du peuple a subi une prostration telle, qu'à son tour, le peuple a perdu jusqu'à l'idée d'invoquer contre certaines gens des lois faites spécialement pour le protéger. Par suite,

dans trop de villes comme dans trop de campagnes, les fabriques, les commissions scolaires, les conseils municipaux etc., sont virtuellement devenus la propriété d'un seul homme ou d'une petite oligarchie. En soixante ans de liberté, nous aurons donc fait quelque chose pour devenir moins libres.

Naturellement, il eût été mieux de ne jamais déchoir ; mais le mal étant fait, il ne s'agit plus que d'y porter remède, et pour y arriver, il est nécessaire qu'on en parle. C'est parce que l'enfant prodigue a eu le courage de se représenter son état, qu'il a fini par en sortir.

N'en déplaise à nos amis les Anglais,cela ne veut pas dire que soyons inférieurs ; seulement,des circontances regrettables, sur lesquelles il serait superflu d'insister ici, nous ont, jusqu'à ce jour, empêchés de conserver notre incontestable supériorité native. Confiants dans le succès des réformes prochaines, nous caressons tous le délicieux espoir de remonter sur les hauteurs où la divine Providence a toujours maintenu la noble race française à laquelle nous nous réclamons tant d'appartenir, du fond de cette Amérique par elle ouverte à toutes les libertés et à tous les progrès.

WILFRID LAROSE.

Les Americains et les Patriotes.

I

Le lion que les chasseurs accablent lorsqu'il se sent mortellement blessé et qu'il voit la mort approcher, se relève parfois, terrible dans son désespoir, et par un suprême effort, force ses assaillants victorieux à battre en retraite.

Telle était la position du Canada-Français, le 27 avril 1760. On venait de combattre le dernier combat de la lutte homérique qui durait depuis près de soixante-quinze ans ; on venait de remporter la dernière victoire française dans l'Amérique du nord.

Le pauvre colon avait prouvé, par une dernière et suprême tentative, sa valeur réelle et l'amertume de son sacrifice. Maintenant, abandonné, trahi, il se voyait réduit à capituler devant l'ennemi qu'il venait de vaincre.

Ces hommes qui n'avaient jamais marchandé avec leur sang à la cause française, plus humiliés de l'ingratitude de la mère-patrie qui les délaissait que du dénouement fatal de leur glorieuse lutte, retournèrent sur leurs terres qu'ils avaient fertilisées de leur sueur et de leur sang, et ne songèrent plus qu'à se refaire une honnête aisance. Mais, évidemment, ils n'étaient pas soumis. Ils acceptaient l'étranger ; mais leurs cœurs devaient encore battre pour cette France qui restait, en dépit des hasards de la guerre, leur mère, celle qui avait veillé sur leurs berceaux et protégé leur enfance.

La légende rapporte que, lors de l'exécution d'un patriote Irlandais, quand le bourreau arrachant le cœur de la poitrine du supplicié et le prenant dans la main le montra à la foule en disant : " Voyez le cœur d'un traître ! " on entendit comme une voix partir du cœur encore palpitant et lui répondre : " Tu mens ". Au moment ou son âme se présentait devait Dieu, ce patriote affirmait ainsi qu'il ne devait allégeance qu'à la patrie qui l'avait vu naître et qui l'avait nourri.

De même, on peut arracher un cœur français de la poitrine où il battait, on peut le réduire en poudre, et l'on entendra encore dans cette poussière comme de vagues bourdonnements d'un souvenir, d'une protestation d'amour, d'une espérance. Le patriotisme n'y est pas mort, n'y peut pas mourir.

Or, rien n'irrite tant l'Anglais que de rencontrer sur son chemin des forces qui résistent à l'épée, des âmes qui ne se rendent pas, des vaincus qui subissent leur défaite et ne respectent point leur vainqueur. La soumission ne suffit pas ; il ne s'accomode point d'une obéissance sans goût et sans respect et voudrait que l'on se livre et que l'on se donne en entier. Pour plaire, il faut se réjouir de ses joies et s'affliger de ses peines ; il faut ne voir de beau, de grand, de noble, que ce qui vient de lui, ne vénérer que ce qui est dans ses traditions, ne goûter que ce qui est dans ses goûts.

L'opposition qu'il rencontrait au Canada l'étonnait presqu'autant qu'elle l'irritait. Ce petit peuple qu'il considérait comme ignorant, incapable de se gouverner, bon tout au plus à combattre les combats d'un pouvoir absolu, s'adaptait au régime parlementaire avec une souplesse incroyable, ils s'emparait des constitutions faites pour le perdre et s'en faisait des remparts pour la défense de ses droits et de ses privilèges. Il réclamait même avec instance des libertés dont l'on croyait qu'il ignorait la valeur. Cela renversait tous les calculs du conquérant. Si encore le peuple persécuté et excité avait commis des actes de violence qui auraient permis à la métropole de lui retirer les garanties qu'elle lui avait accordées dans un moment de danger ; mais non, il maintient une attitude

aussi digne que ferme devant le mauvais vouloir de ses adversaires, et ce n'est que lorsque l'Angleterre elle-même a violé la constitution qu'il se déclare absous de toute allégeance.

Alors, on vit une poignée de nos pères sentant revivre dans leur cœur l'héroïsme des anciens jours, sans armes, sans vivres, sans ressources, sans organisation aucune, défier la Grande-Bretagne.

Ils furent vaincus, sans doute, et, il sembla que la nationalité canadienne-française expirait avec eux. Les vainqueurs, croyant leur dernier triomphe accompli, imposèrent de nouvelles lois destinées à assurer leur victoire. Partout, au Canada comme aux Etats-Unis, en France comme en Angleterre, on crut que notre carrière politique s'était terminée dans ce désastre.

Mais la politique a de ces retours inattendus, la fortune de ces revanches posthumes qui déjouant toutes les prévisions, remettent chacun et chaque chose à sa place.

Un demi-siècle après cette douloureuse épopée, la nationalité canadienne, plus forte que jamais, jouit de la plénitude de ses droits et rend avec enthousiasme hommage à la mémoire de ceux qui se sacrifièrent pour la revendication de son honneur et de ses droits

II

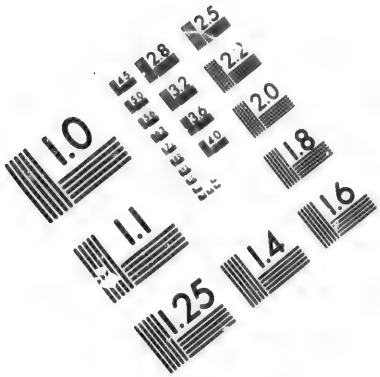
Il était tout naturel de s'attendre à voir les Américains qui, un demi siècle auparavant, avaient conquis leur liberté, grâce à l'aide d'une puissance étrangère, sympathiser avec des hommes qui combattaient pour une causse aussi noble que celle des patriotes de 1837-38. A part les raisons purement sentimentales, les Etats-Unis avaient de graves raisons matérielles pour désirer déloger l'Angleterre du Canada. La question des frontières entre les possessions britanniques des Etats adjacents était loin d'être résolue alors. L'indépendance du Canada qui, à cette époque, aurait été promptement suivie de l'annexion aux Etats-Unis, offrait une solution finale ; sans compter qu'elle aurait soulagé les Américains de l'inconvénient d'avoir un puissant rival à côté d'eux.

Il ne pouvait y avoir que très peu de doute sur le succès. Car s'il est vrai qu'alors comme aujourd'hui l'Angleterre pouvait bombarder les ports de mer et, peut-être, brûler une seconde fois la capitale, ses armées n'auraient jamais pu se maintenir dans l'intérieur du pays, la source de sa richesse, au milieu d'une population hostile.

Chez une partie du peuple, le premier mouvement fut celui du cœur. Un grand nombre de personnes

WOLFRED NELSON.

D'après un portrait par M. Girouard fait en 1837.



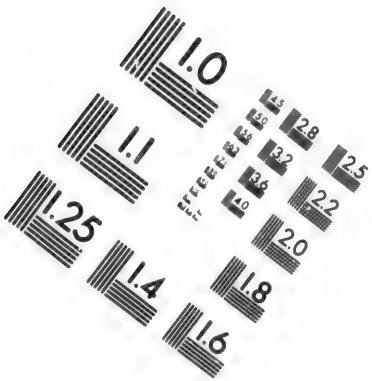
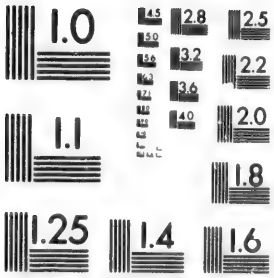
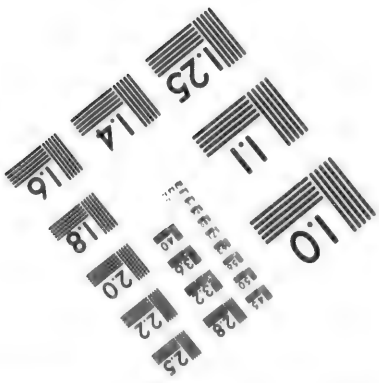


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





embrassèrent d'abord la cause canadienne avec enthousiasme. Dès le 5 décembre, on convoquait à Buffalo une assemblée publique qui adoptait des résolutions condamnant l'administration du Canada, puis on ajoutait :

"Résolu : Que nous nions les accusations d'exciter la sédition et d'encourager la guerre civile, ou d'avoir participé à aliéner l'affection des Canadiens pour la Grande-Bretagne ; mais qu'étant entièrement convaincus de leurs griefs et de leurs privations, nous jugeons qu'il est légal et recommandable de sympathiser avec le parti dont nous croyons la cause juste, quand la guerre civile est allumée et les liens de la société politique brisés ; et ce n'est rien que ce qu'exige la justice et la générosité en faveur d'hommes combattant pour la défense de leurs libertés que d'implorer le Dieu des batailles de leur donner le secours dont ils ont besoin au jour de leurs tribulations.

" Résolu : Que c'est un principe bien reconnu des lois internationales, et accepté comme tel par les lois des nations, qu'il est juste et raisonnable d'aider par tous les moyens une colonie faisant la guerre contre la mère-patrie, dont les actes ne servent qu'à tenir l'homme dans un état de servitude ; et que le principe est rendu tendrement large que *c'est le devoir inévitable de toute nation qui peut rendre telle aide sans s'affaiblir elle-même de le faire.*"

Quelques jours plus tard, une autre assemblée convoquée dans la même ville adoptait, entre autres résolutions la suivante :

" Résolu : Que nous nous engageons sur notre honneur et notre foi mutuelle d'aider à opposer toute mesure amenée de l'avant par le gouvernement de ce pays qui n'a pas à intérêt les sentiments, les besoins et les privilèges des habitants des Colonies."

Le 11 décembre, une autre assemblée à Buffalo, adoptait la résolution suivante :

" Résolu : Que nous nous engageons à aider et supporter les patriotes canadiens par tous les moyens loyaux et constitutionnels, et que le Président soit chargé d'appointer un comité autorisé à recevoir des souscriptions pour des fins non en contradiction avec notre situation comme gouvernement ou nos devoirs comme citoyens."

Plusieurs autres localités suivirent l'exemple de Buffalo. A Détroit, le 24 décembre, la *Young Men Society* décidait qne les Patriotes avaient la justice de leur côté, et le jour suivant, à une assemblée publique, il était résolu :

" Qu'un comité de six soit appointé pour agir conjointement avec le comité canadien, afin d'adopter les moyens les plus efficaces pour le support des patriotes Canadiens qui ont été chassés de leurs foyers

par les persécutions actuelles dans le Haut-Canada et aussi dans le but de leur procurer des armes et des munitions de guerre."

En même temps, on établissait des comités semblables à Oswego, Burlington, Rochester, etc. Il est inutile d'insister sur ce côté de la question ; c'est le mieux connu.

On n'ignore plus que, dès le début, la grande majorité des citoyens américains sur les frontières restèrent indifférents à ces démonstrations. On ne sait guère qu'un certain nombre prirent même des mesures pour en détruire l'effet.

Le 13 décembre, plus de 150 résidents de Buffalo et de Black Rock signaient et faisaient publier une adresse à leurs concitoyens du comté d'Erié, dans laquelle il déclaraient qu'ils voyaient avec inquiétude la sympathie que l'on portait aux révoltés canadiens et priaient tous de s'efforcer de garder la plus stricte neutralité. Les citoyens de Burlington Vt, firent la même chose. A Détroit et dans plusieurs autres localités, on convoqua des assemblées publiques qui se déclarèrent en faveur de la neutralité la plus absolue. A une assemblée tenue à Détroit, on protesta contre l'assertion portée devant la chambre d'Assemblée du Haut-Canada que les citoyens de cette ville sympathisaient avec les rebelles.

Les idées des protestataires n'étaient pas de celles qui piquent la curiosité en excitant l'enthousiasme, et si leurs assemblées n'étaient ni aussi fréquentes ni aussi nombreuses que celles des *sympathisers*, il ne s'ensuit pas qu'ils étaient la minorité, même dans les localités situées sur la frontière.

Du reste nous avons un meilleur moyen de nous rendre compte de l'opinion publique à cette époque. Le journaliste, à quelques rares exceptions près, réflète fidèlement l'opinion du public au milieu duquel il vit. Cela à plusieurs et diverses raisons. Un journal politique est chargé d'exprimer les opinions de son parti ; si le journaliste est un homme capable, énergique, il les fait accepter par la force de ses arguments ; si au contraire, c'est un homme médiocre, qu'il ne connaît pas ce que c'est qu'une pensée, il accepte sans discuter les opinions populaires. Dans tous les cas, il ne saurait y avoir beaucoup de divergence d'opinion entre le public et le journaliste ; l'harmonie est essentielle à l'existence du journal.

Comme on devrait s'y attendre à une époque où les luttes politiques étaient aussi violentes qu'en 1837, les journaux américains cherchèrent d'abord à tirer quelque profit pour leur parti des troubles en Canada.

Ainsi, au commencement de Novembre 1837, l'*Express* de New-York s'exprimait ainsi :

"Les Whigs, de par le monde, ont deux ennemis à combattre, l'un le Toryism, l'autre l'Angleterre."

..."Ce Toryism se rend coupable actuellement, avec l'aide de l'armée britannique, de la plus grande oppression du peuple canadien. Il est très vrai que les Whigs du Canada, poussés au désespoir, peuvent prendre de temps à autre des mesures extrêmes. C'est toujours le cas dans tout soulèvement populaire. Mais ces Whigs ont raison dans leur principe. Ils luttent tout simplement pour ce que les Whigs de la révolution de '76 demandaient. Si nos aïeux avaient raison, les Whigs Canadiens ont raison.

....

"*Aux Whigs du Canada* — Nous vous écrivons ainsi parce que nous n'avons pas d'autres moyens de nous faire entendre de vous, et nous vous appelons Whigs parce que quoiqu'un gouvernement Whig en Angleterre soit notre oppresseur apparent, cependant les *principes Tories* sont la cause de notre oppression..."

D'un autre côté, la *Democratic Review* constatait que les organes Whigs étaient généralement hostiles aux patriotes et ajoutait que dans les luttes entre les gouvernements absolus et les amis du peuple, les Whigs avaient toujours pris fait et cause pour le dernier contre le premier.

Quelques journaux furent pour un instant plus généreux.

"En vérité, disait le journal de Buffalo au commencement des troubles, nous ne voyons pas comment il pourrait se faire autrement que les amis de la liberté rationelle, qu'ils s'appellent ici Whigs ou Tories, soient profondément intéressés au succès d'un parti en Canada, qui combat pour de pareils principes. Jusqu'ici, personne aux Etats-Unis, n'a considéré le mouvement comme demandant plus qu'une expression de bonne volonté de la part de la presse ou du peuple. Mais il semble actuellement, surtout dans la province d'en bas, que les choses en sont arrivées à une crise ; que le gouvernement, dans l'esprit du despotisme, est sur le point d'essayer d'étouffer de justes plaintes avec la main brutale de la force, ainsi qu'on le tenta autrefois, dans ces colonies de la grande Bretagne. Que les agents du pouvoir transatlantique tentent seulement de se porter aux extrémités qu'ils annoncent par ces arrestations pour haute trahison, et les adversaires de l'oppression gouvernementale dans le Canada apprendront bientôt avec quelle estime leurs frères de la partie nord de l'Union les regardent. Quoiqu'ils aient été des observateurs silencieux de leurs efforts pour entretenir le feu de la liberté sur ses autels dans le Canada, ils n'en ont pas moins pensé et ressenti."

Ces témoignages d'estime, de sympathie, ces promesses indirectes d'aide ne furent ni nombreux, ni de

longue durée. A peine les évènements commençaient ils à prendre un aspect d'importance, que déjà la presse des Etats-Unis s'exprimait d'une manière qui n'avait rien d'aimable pour les Canadiens. Quelques jours après que l'article que nous venons de citer eut paru dans ses colonnes, le *Journal*, de Buffalo, s'efforçait de ridiculiser les tentatives de Lyon McKenzie, pour exciter la sympathie des Américains, et le *Commercial Advertiser*, de la même localité, adoptait une ligne de conduite à peu près semblable.

Les quelques extraits suivants donneront une idée de la manière dont un grand nombre de journaux de l'Union envisageaient les troubles.

"Nous ne pouvons penser que cette révolte tienne à de profondes racines, car les Canadiens n'ont jamais été assez intolérablement opprimés pour justifier une guerre civile ou la rendre durable sous les désastres."

Ces paroles du *New York American*, du 30 novembre 1837, trouvent leur pendant dans l'*Evening Star* de la même ville :

"Nous n'avons pas été capable de trouver la preuve des sympathies que l'on ressent pour les Canadiens, pour la simple raison que les Canadiens n'ont pas de cause pour se plaindre du gouvernement. Qu'ils désirent être libres et indépendants, avoir un gouvernement séparé à eux, c'est raisonnable et naturel, et il

doivent prendre la responsabilité de leur tentative sur leurs épaules : mais l'on ne doit pas attribuer les causes de la révolte aux actes de la mère-patrie...

"Qu'ils essaient s'ils le désirent, de devenir leurs propres maîtres. C'est à eux d'y voir ; mais n'allons pas, nous de ce pays, sympathiser avec eux parce qu'ils ont été maltraités. Nous savons le contraire. Nous, le pauvre peuple des Etats-Unis, ostensiblement libres, nous souffrons plus actuellement du despotisme de notre propre gouvernement que les Canadiens du leur...

"Nous ne hasardons aucune opinion sur le succès de cette lutte, et nous espérons seulement que nous ne nous départirons pas de notre neutralité, dans cette contestation, et que notre gouvernement ne sera compromis par aucun acte ou mesure tendant à soutenir ou aider cette querelle de famille."

Quelques jours plus tard, l'*Albion* de New-York disait aussi :

"Le parti opprimé est le parti anglais. Les Canadiens-Français, par leur force numérique, les ont depuis maintenus dans une position stationaire, ils ont empêché toute amélioration et passé des lois fatales à leur prospérité."

Mais le *Morning Courrier and Enquirer*, aussi de New York, fut certainement l'un des journaux qui se mon-

trèrent le plus fanatiquement hostiles aux patriotes. Après avoir réclamé dès le début du gouvernement des mesures énergiques pour maintenir le peuple dans les limites de la neutralité, il s'exprimait ainsi, le 16 décembre :

"Nous ne sommes pas de l'opinion qu'il y a eu des raisons suffisantes pour l'insurrection qui vient d'éclater dans la province d'en bas, et nous sommes forcé en candeur de dire, d'après nos propres connaissances et nos propres observations, que non seulement ils ont été très doucement et très paternellement gouvernés, mais encore que nous sommes bien assuré qu'ils n'ont ni l'intelligence, ni l'amour de la liberté qui les qualifieraient pour se gouverner eux-mêmes, même s'ils devaient établir leur indépendance. La population française, la seule partie du peuple qui soit engagée dans cette rébellion, n'est guère différente des aborigènes par lesquels elle est entourée, et aussi peu qualifiée pour se gouverner elle-même qu'étaient les paysans de la France au moyen-âge...

"Les Hauts-Canadiens ne se plaignent pas de ce qu'ils sont opprimés et il n'y a pas de preuves en notre possession ou connues du public, qui indiquent qu'ils désirent un changement, bien moins qu'ils désirent notre aide pour l'accomplir... Nous terminerons en recommandant à nos concitoyens :— 1o la nécessité

de réserver nos sympathies pour ceux qui les désirent et 2o de se rappeler que notre honneur national et notre devoir envers nous-même, envers notre pays et envers le monde civilisé, demande que nous conservions envers la Grande-Bretagne et ses colonies une stricte neutralité."

Le correspondant de Montréal, du même journal lui écrivait, le 18 décembre 1837 :

"Aucun Américain ne prêterait jamais la main pour aider aux Français à ériger la guillotine dans les rues de Montréal et Québec, pour verser un sang qui est le même que celui qui coule dans leurs propres veines."

Tous les journaux américains ne se livrèrent pas sans doute à de pareilles extravagances ; mais à part le *Buffalo Star*, le *Rochester Democrat*, le *Burlington Free Press* et le *Detroit Post*, qui défendirent avec une fidélité plus ou moins constante la cause de la rébellion jusqu'à la fin, tous se firent les défenseurs d'une neutralité absolue avec une ardeur qui fait soupçonner ou une crainte démesurée de l'Angleterre, ou quelque chose de plus que de l'indifférence pour la cause des patriotes canadiens.

Nous verrons dans une autre étude avec quel empressement le gouvernement américain se rendit aux demandes de la presse et quelle peine il se donna pour

plaire à la Grande-Bretagne... Cependant, malgré son extrême sollicitude, il ne sut pas répondre à l'ardeur de certaines personnes et de certains journaux. Sa conduite pourtant si servile à l'Angleterre, fut critiquée dans le temps comme pas assez sévère pour les *sympathisers*. Pour donner un exemple du ton de cette critique, je vais citer un passage du *National Intelligencer*, du 17 février 1838.

"Il est grandement temps, disait ce journal, que nous nous assurions si nous avons un gouvernement ou non, ou si la loi des nations est pour être défiée et les lois du pays foulées sous les pieds impunément par des hordes d'aventuriers désespérés et sans principes, à la recherche de butin ou de gloire, aux dépens de la réputation nationale et de la paix de leur pays. Si ces choses sont tolérées, si tout le pouvoir du gouvernement n'est pas mis en action si c'est nécessaire, pour les arrêter, les Etats-Unis deviendront parmi les nations, le synonyme de mauvaises foi et de manque de pouvoir moral, ou de noblesse physique pour l'exercer."

Je pourrais multiplier ces exemples, mais je crois en avoir écrit assez ; je crois avoir cité assez de témoignages d'indifférence ou d'hostilité pour prouver que les amis de la cause canadienne en 1837 n'étaient qu'une poignée aux Etats-Unis, une infime fraction

perdue dans la foule, et que les sympathies des Américains, pour une raison ou pour une autre, n'ont été pour le peuple canadien.

T. ST-PIERRE.

MONUMENT DES PATRIOTES
DE
1837-38
AU
CIMETIERE DE LA COTE DES NEIGES.

Lorsque vous franchissez l'entrée du cimetière de la Côte-des-Neiges, la première chose qui frappe vos regards, en regardant à gauche, c'est un haut monument qui rappelle, par sa forme, l'aiguille de Cléopâtre.

Il est en pierre grise du Canada, d'une architecture très-simple mais cependant très-imposante. Il s'élève sur un monticule dominant les environs, comme une sentinelle bien placée en évidence. De là, il paraît veiller au repos de tous les êtres qui ont terminé ici-bas le cours plus ou moins long de leur vie, et qui sont venus goûter dans ce lieu la sombre et triste quiétude du cimetière.

Ce monument, tous l'ont vu, et tous en passant devant lui ont senti une certaine impression les envahir tout à coup : impression de respect, d'orgueil, d'amour.

Oh ! c'est que ce monument rappelle quelque chose de glorieux, de grand, de sublime. Il rappelle à notre mémoire, si toutefois elle avait pu l'oublier, le dévouement d'une poignée de héros qui, sans armes, sans argent, de même que les faucheurs de la mort de la Pologne, se levèrent un jour hardiment, en face de l'arrogante Albion, à une époque sombre de notre histoire, et osèrent lui dicter des lois : lois justes, équitables, humanitaires.

Ces braves, nous les revoyons encore par les yeux de l'histoire ; il nous semble entendre leurs paroles patriotiques et dans les parlements et dans les assemblées publiques ; nous assistons à leurs luttes sublimes sur les champs de bataille de Saint-Denis, de Saint-Charles et de Saint-Eustache.

Magnanimes soldats du moment, hier laboureurs ou artisans, ils combattirent avec leurs instruments de travail pour assurer à leur pays la liberté politique et, à ses habitants, le droit de parler la belle langue française. Que leur importait la vie, ne s'étaient-ils pas faits les défenseurs d'une grande cause ? Que leur importait leurs biens confisqués par les Anglais,

n'allaient-ils pas acquérir une gloire immortelle richesse bien plus belle ?

Grâce à ces braves, nous jouissons maintenant de toutes les libertés qui nous avaient été garanties par les traités ; nos maîtres d'aujourd'hui sont forcés de respecter nos lois et notre langue, cher dépôt légué à nos soins par la France.

Grâce à ces braves, nous pouvons arborer partout le drapeau de la mère-patrie et forcer nos adversaires de le respecter.

Grâce à ces braves, notre nationalité ne s'éteindra jamais sur les bords du Saint-Laurent, car sa vie politique et morale a été assurée par leur courage. Elle vivra, car elle a été fécondée du sang des martyrs.

Patriotes de 1837-38, car c'est de vous que nous parlons et c'est à vous que ce monument qui nous inspire ces lignes a été élevé ; recevez les hommages d'un compatriote qui honore votre mémoire et exalte votre désintéressement.

* * *

C'est en 1853, que l'Institut canadien, alors dans toute sa splendeur et qui était devenu le rendez-vous de la jeunesse instruite de l'époque, commença à recevoir des souscriptions pour ériger le monument des Patriotes.

Cinq ans après, le 14 novembre 1858, par un de ces jours tristes et froids d'automne, une procession nombreuse, composée de toutes les sociétés nationales de Montréal, partait de la ville pour se diriger vers le cimetière de la Côte-des-Neiges, afin de faire l'inauguration du monument.

Qu'il était imposant le spectacle de toute cette population réunie dans la cité des morts pour rendre un dernier et sympathique hommage aux victimes de la rebellion. Avec quel recueillement on entendit les discours éloquents prononcés par MM. A.A. Dorion, Hector Fabre, Wilfrid Dorion, Euclide Roy, etc.

M. Euclide Roy, président de l'Institut canadien, comme péroraison du magnifique discours qu'il fit en cette circonstance, prononça les belles paroles suivantes :

" Ce monument, dit il, sera pour nos enfants comme une page toujours ouverte où ils puiseront tous les beaux sentiments qu'inspire le patriotisme. Ce sera comme un de ces tableaux où l'on a retracé quelque grand drame et devant lequel on s'est senti animé des sentiments qui y sont peints. Glorifier les grands hommes, c'est le premier devoir d'un peuple éclairé et intelligent. Tenir toujours élevée l'image des héros et des martyrs d'une sainte cause, c'est le moyen de créer cette noble émulation qui fait que d'âge en âge,

l'histoire peut regarder en arrière avec orgueil et signaler ces grandes et illustres figures de citoyens qui, oubliant tout intérêt égoïste et personnel, s'exposent aux derniers périls pour défendre le sol menacé ou des principes compromis. Glorifier le dévouement, c'est créer des héros !"

* * *

Comme nous l'avons dit au commencement de cet article, le monument est construit en pierre grise du Canada. Sous le monticule sur lequel il s'élève est creusé un charnier destiné à recevoir les restes mortels des patriotes.

Sur le frontispice du charnier, au-dessus d'un castor, nous lisons l'inscription suivante :

JUNCTI POTENTES
1861

Et dans l'angle à gauche, les lignes que voici :

FÉRÉOL DOUTRE
né près Perpignan
France
Décédé à Montréal
le 20 mars 1821

Sur chacune des quatre faces du monument, il y a une longue épitaphe. Sur celle faisant vis-à-vis à l'entrée du cimetière, nous lisons ce qui suit :

AUX
VICTIMES POLITIQUES
de
1837 - 1838

——— o ———

Les 92 résolutions
Adoptées par la Chambre d'assemblée du Bas-Canada
Le 1er mars 1834

——— o ———

Subsides refusés
Par la chambre d'assemblée du Bas-Canada
Le 23 février 1836

——— o ———

Lord Gosford
Dispose des deniers publics malgré le refus des subsides

——— o ———

Ce monument religieux et national
a été érigé sous les auspices de
L'Institut Canadien
en 1858

L. HUGHES,
Constructeur.

T. FAHILAND
Architecte

A droite, au-dessus de la porte d'entrée du charnier :

BATAILLES DE
ST-DENIS ET ST-CHARLES
23 et 25 novembre 1837
Charles Ovide Perrault, avocat, M.P.P.

Charles St-Germain	Amable Hébert
François Dufaux	J.-Bte Hébert
André Mandeville	Toussaint Loiselle
Eusèbe Phaneuf	François Dumaine
Pierre Minet	Olivier L'Escault
Joseph Dudevoir	Joseph Comeau
Antoine Amiot	Henri Chaume
J.-Bte Patenaude	Louis Dauphinais
Benjamin Bouthillier	Gabriel Lusignan
Cléophas Bourgeois	Toussaint Paquet
Romain dit Mandeville	Marc Jeannotte
Moïse Pariseau	François Dubuc
Pascal Delisle	Hypolite Senécal
Marie-Anne Martel	Lamoureux

Pierre Emery Coderre

L. B. Durocher

et

onze autres victimes
non identifiées.

A gauche, du côté du village de la Côte-des-Neiges :

BATAILLE DE ST-EUSTACHE
14 décembre 1837
Jean Olivier Chénier, M. D.
ses restes reposent ici

Joseph Paquette	Joseph Guitard
J. B. L. Lauzé	Pierre Dubeau
Nazaire Filion	Joseph Bouviette
Séraphin Doré	J. B. Toupin
François Dubé	Alexis Lachance
J. Gauthier dit Larouche	Joseph Leduc
J. B. Campeau	Eustache Lafleur
Amable Lauzon	Augustin Doré
Jean Morin	Pierre Gatien
Jean Doré	J. B. Lebrun

Louis Robert dit Fache

Leurs restes ainsi que ceux de plusieurs autres personnes non identifiées reposent dans les cimetières de St-Eustache et Ste-Scholastique.

ENGAGEMENT A ODELLTOWN

7 novembre 1838

Au nombre des victimes se trouvèrent

Foyer | Lanctot

de St Philippe

" *C'est une sainte et salutaire*
pensée de prier pour les morts."

M. L. II. CH. 12, V. 46.

Et enfin, sur la quatrième inscription, on lit les noms des patriotes exécutés pour avoir pris les armes contre l'Angleterre :

EXECUTES A MONTREAL

PAR ARRÊTS DE LA COUR MARTIALE

Le 21 décembre 1838

Joseph Narcisse Cardinal, notaire, M. P. P. | Joseph Duquet, Étudiant en droit

——— o ———

Le 18 janvier 1839

Pierre Théopile Decoigne, notaire

Joseph Robert
Amable Sanguinet | Charles Sanguinet
F. X. Hamelin

cultivateurs

——— o ———

Le 15 février 1839

François-Marie-Thomas Chevalier de Lorimier, notaire

François Nicolas, Instituteur
Pierre Rémi Narbonne, Peintre | Amable Daunais, Cultivateur
Charles Hindelang, Militaire

* *

Nous ne laisserons pas ce sujet sans raconter un fait dont nous fûmes témoin oculaire.

Un jour que nous revenions d'une longue promenade à travers la montagne, en passant par le cimetière, nous vîmes à quelque distance de nous et près du monument des Patriotes, un religieux conduisant plusieurs enfants, probablement les élèves d'un collège des alentours.

En face du monument, le religieux invita les élèves à saluer, et lui-même prêchant l'exemple se découvrit respectueusement.

A ce touchant spectacle, des larmes mouillèrent nos yeux, et nous ne savons ce qui nous retint d'aller serrer la main à ce religieux patriote.

Que tous suivent ce bel exemple.

G.-A. DUMONT.

LE PRIX DU SANG.

FAITS ET LEGENDE DE 1837.

Oh! que l'hiver était rude!

Parfois, la bise passait en sifflant lugubrement; parfois, elle hurlait dolemment, amoncelant nuées sur nuées; puis tout à coup les flocons en tourbillonnant obscurcissaient le jour, et durant des heures, de longues et mortelles heures, ils augmentaient leur couche ouatée, si perfidement douce, où le pauvre voyageur s'endormait... pour dormir son dernier sommeil.

Sous les cinglantes injures, devant les sanglantes injustices de l'Anglo-saxon, le peuple Canadien-français s enta t la colère l'envahir. N'était-ce pas à lui Canadien, son Canada? N'avait-il pas le droit, droit

indiscutable, droit garanti par le traité de Paris de 1763, de garder sa Foi, sa langue, ses lois, et d'administrer ses affaires ?

Nous ne parlons pas du Canadien-anglais, puisque celui-ci se souleva comme le Français pour cette même liberté.

L'insurrection éclata : quelques hommes intrépides, résolus, résistèrent aux soudards bien armés, conduits par des écorcheurs, par des incendiaires. Aux fusils et aux canons, nos braves Patriotes opposaient des fourches et des faux, des canons de bois éclatant aux premières décharges.

***

Un soir, dans les premiers jours de décembre 1837, un homme, jeune encore, bon et doux, savant, pieux, après avoir longuement pressé sa jeune épouse sur son cœur, lui dit de sa voix profonde :

— Prie, chère femme, pour notre beau pays ; demande que Dieu bénisse nos travaux, qu'il nous donne la victoire !

— C'est donc décidé ? dit Madame Chénier (car c'est du Docteur Chénier que nous parlons). Es-tu parvenu à trouver des hommes ? Peux-tu compter sur eux ?

— Oui, chérie, j'ai trouvé des hommes, et tous paraissent pleins d'enthousiasme. Mais les chances de la guerre sont si aléatoires !...

"Parfois, en voyant l'hostilité de notre saint évêque, alors que c'est pour nos droits les plus sacrés que nous combattons, je suis pris d'un profond découragement. Faut-il continuer?... Et si nous sommes vaincus, que deviendras-tu, toi, ma bien aimée, que deviendra notre petit enfant que nous aimons tant, que deviendront les familles de nos braves?

— Vas où le devoir t'appelle, mon cher. Plus tard...

— Plus tard?... Oh! plus tard, vois-tu, il sera trop tard. Vaincus, nous aurons encouru les censures de l'Eglise : pas un prêtre auprès de nos blessés, pas un mot de pardon au moment suprême!... On nous condamnera parce que nous n'aurons pas réussi; notre mémoire sera exécrée...

— Pourquoi, chéri, ces pensées douloureuses? La fortune ne peut-elle vous sourire, surtout que vous avez le droit pour vous?... Va, sois fort! L'Anglais maudit veut proscrire notre race : rappelle-toi l'Acadie. Crois-tu que les Evêques et le clergé ne seront pas les premières victimes, malgré leur loyauté presque incompréhensible? Pourquoi n'élèvent-ils pas la voix pour montrer à nos barbares gouvernants leur iniquité?

— Je sais, ma chère amie, qu'il ne s'agit pas, en ceci, d'un dogme de Foi. Cependant, nos Evêques sont nos guides spirituels, et souvent, il en a coûté au

peuple de ne pas suivre leurs avis dans les choses temporelles. Encore une fois, que deviendriez-vous si..

— Ne t'inquiète pas de nous.. Je suis jeune, je puis me faire une carrière, dans l'enseignement ou ailleurs. Prions, afin que Dieu vous protège... et va ton chemin sans peur. J'ai le cœur brisé en te parlant : mais songe à ce bon peuple qui se confie en toi, songe à notre malheureuse patrie, songe à notre enfant!.. Dieu voit les consciences : il saura faire la part de chacun.

— Oui, tu es une vaillante femme! Et Dieu aura pitié de nous.

Fiévreusement, il l'inonde de larmes, la couvrant de baisers fous. Pour ne pas faiblir, il s'arrache à ces étreintes passionnées; traversant sur la glace la rivière du Chêne, qui sépare sa maison de l'église, il va retrouver ses hommes.

Certes, il n'avait pas peur ce brave des braves; mais la veille encore, plusieurs personnes avaient rapporté de sinistres nouvelles de Saint-Charles; on racontait que d'autres troupes Canadiennes avaient été battues — c'était, sans doute, à l'escarmouche de Moorer's Corner que l'on faisait allusion.

Chénier savait prévoir; oh! s'il avait eu des armes, s'il avait pu former ses troupes!..

***

On signale les Anglais.

En tumulte, les Patriotes entourent leur chef, leur bon Docteur. Il relève leur courage, les met en rangs. Ils arrivent à la rivière Jésus, où Chénier échelonne ses hommes du mieux qu'il peut, afin, si possible, de refouler les soldats arrivant par Sainte-Rose.

Ceux-ci, commandés par le capitaine Maxime Globenski, forment une compagnie de quatre-vingts hommes, bien armés : les Patriotes sont cent-cinquante, dépourvus d'armes et de munitions.

Les Patriotes n'avaient pas fait quelques pas, que le canon fait entendre sa grande voix. Etonnés, ils se retournent : derrière eux, l'infâme Colborne avec deux mille hommes de troupes va les anéantir !..

Eperdus, la plupart de nos Canadiens prennent la fuite à travers la mitraille : plusieurs furent encore blessés.

Chénier fait des efforts surhumains : il parvient à retourner au village avec les plus braves de sa troupe : les soldats les ont suivis, amenant leur artillerie.

Chénier, voulant mettre ses hommes à l'abri, les conduit à l'église.

L'ennemi lance une grêle de balles ; les Patriotes ripostent avec énergie. Ils sont deux-cent-cinquante contre plus de deux mille soldats bien exercés, aguer-

ris. Ils n'ont qu'une centaine de vieux fusils : les Anglais ont neuf pièces de canon !

Les boulets menacent de faire tomber la façade de l'édifice ; les clochers sont en ruines, les boulets rouges mettent le feu aux combles, la situation est intolérable pour les nôtres.

Le brave Chénier ne veut pas sacrifier inutilement ses hommes : il les fait évacuer par la sacristie.

Les Anglais les ont suivis : un officier pénètre à cheval dans le temple.

Tous étant partis, Chénier, à son tour, escalade une fenêtre : à peine au-dehors, un coup de feu lui fracasse le genou. Il tombe. Se relevant aussitôt sur un genou, il fait feu sur les Anglais. En même temps une balle l'atteint en pleine poitrine : le brave n'est plus !...

Les maisons du village prennent feu tour à tour : tout brûle, les habitations, les granges, les récoltes, les instruments de labour, les animaux que ces hordes incendiaires ne peuvent emmener.

Sur un banc, vers le centre du village, à l'hôtel Addison qui était alors où se trouve aujourd'hui le magasin de M. Alph. Bélair, ils ont étendu un cadavre sanglant, méconnaissable ; c'est celui de Chénier.

Malgré toutes les dénégations, malgré les démentis *intéressés* après coup, même ceux que publiait en 1896

un grand journal français de Montréal, ces chacals ouvrirent le corps du jeune chef, en ôtèrent le cœur, le promenèrent au bout d'une lance dans les rues désertes de ce qui fut le village.

Il suffit de raconter.....

Le cœur saigne, la honte monte au front, quand on songe que plusieurs compatriotes prirent fait et cause pour la force, contre le droit.

Le capitaine Globenski, fils d'un obscur étranger paraissant d'origine Polonaise par son nom ; ce capitaine, ambitieux, n'ayant rien à perdre et tout à gagner à se concilier les faveurs des bureaucrates, servait contre sa patrie d'adoption, fit le coup de feu contre ses freres.

En vain, un ouvrage publié plus tard essaye de déverser l'ignominie sur les braves de 1837 ; l'ignominie est réservée uniquement à ceux qui trahissent, mais jamais, non, jamais, à celui qui sait mourir pour sa Foi, pour ses foyers.

Un traître guida Colborne à Saint-Eustache : il se nommait Loiselle, et fut, pour sa récompense, nommé la même année gardien au Palais de Justice de Montréal, place qu'il occupa pendant cinquante ans.

Isolés, sans secours des autres villages, les quelques paysans de Saint-Benoît furent tôt réduits : et le cynique John Colborne, avide de sang et de

ruines, fit promener ses torches par toutes les demeures des suspects, là comme à Saint-Eustache. Pas un homme de Saint-Benoît, cependant, n'avait fait le coup de feu.

Les femmes ni les enfants n'étaient responsables—j'entends, à cause de leur faiblesse : car ces femmes héroïques poussaient leurs pères, leurs frères, leurs époux à défendre la cause de l'âtre et de l'autel—ils n'étaient nullement responsables des actes des hommes.

Pour les Anglais, il n'est rien de sacré. Et cet outrageux de Colborne, a-t-il quelque chose dans la poitrine à la place de cœur ?—Mais que lui importaient, dites-le-moi, les souffrances, les sanglots déchirants, la mort de cent innocentes victimes ? Il avait promis d'épargner Saint-Benoît : ce lâche était tout autant parjure.

N'a-t-il pas l'exemple du vendeur de chair humaine, au siècle passé en Acadie, le trois fois maudit Lawrence, et ne trouva-t-il pas un supplice aussi cruel que ceux de cet exécré galonné ?

Sa face de damné a un effroyable rictus ; oui, il a trouvé !

Il met à prix les têtes des malheureux fugitifs : croit-il donc, le Vieux-Brûlot perfide, trouver des traîtres parmi les nôtres ?....

* * *

Sur les débris calcinés de ce qui fut Saint-Benoît, Saint-Eustache, les cloches suspendues dans des charpentes provisoires sonnent à la joie... et ce sont des plaintes heurtées, s'épandant sur ces ruines fumantes.

Elle annoncent la poétique fête par laquelle s'ouvre l'année liturgique, la fête de la paix, la fête du pardon, la douce et gracieuse fête de Noël.

Dans les familles, la sonnerie résonne comme un glas ; presqu'à chaque table, il reste, chaque jour, un ou plusieurs couverts indiquant la place d'un ou de plusieurs absents ; ces places restent obstinément vides, non moins obstinément marquées à chaque repas. Y a-t-il quelque espoir encore ?

La nuit, quelquefois, un malheureux se traîne épuisé d'un village à l'autre : on l'accueille à bras ouverts, on le cache où il se présente ; mais il ne peut rester nulle part, sa présence est un danger. L'annonce a été faite publiquement du prix offert par le gouverneur Gosford pour la tête de chaque chef de notre *guerre des paysans*.

* * *

A six lieues de Saint-Eustache, près de la lisière du bois qui se trouve entre le village de Saint-Vincent-

de-Paul et le Sault-aux-Récollets, habitait alors un cultivateur venu d'outre-mer. Il n'appartenait point à l'Angleterre proprement dite : il était de ce pays dont le peuple n'est que le peuple-cerf, le peuple-esclave de l'Anglais. Chez eux implorant, prosternés jusqu'à terre, le secours de la chevaleresque France —au-dehors, en Amérique ou ailleurs, quand ils sont le nombre, opprimant, torturant tout ce qui porte le nom de Français, Canadiens ou autres.

Celui dont nous parlons était dur, cruel envers les siens, barbare à l'égard des animaux.

Sombre, taciturne, il n'avait aucun ami. Il fuyait les habitants de l'endroit. Ses affaires ne prospéraient pas : il était dans une indigence voisine de la misère, maudissant Dieu et les hommes de son insuccès. Oh ! s'il avait pu invoquer Satan, il lui eût donné avec joie son âme, pour un peu d'or !

Satan s'en souciait bien. Il la possédait, cette âme, qu'avait-il besoin de s'en occuper ?

* * *

Le Docteur Chénier avait pour l'aider dans la conduite des Patriotes, plusieurs jeunes gens pleins de feu et d'énergie, entre autres Girouard, Jean-Baptiste Dumouchel, qui devaient lui amener un fort contingent de Saint-Benoit.

Quand tout fut perdu, Dumouchel erra quelque temps, souffrant mille privations, exposé à toute la rigueur de la saison, couchant dans une grange, parfois dans un bois. Les autres, pris tout de suite, furent ou exécutés après un semblant de jugement où l'odieux le disputait au grotesque, ou déportés.

Un jour, exténué, à bout de forces, la fugitif frappe à la porte d'une ferme éloignée dont il connaît le propriétaire.

Celui-ci accueille le jeune homme, lui prépare un gite en un endroit que lui seul connait : et ce brave fermier entend garder son hôte jusqu'à ce que les environs soient entrés dans l'ordre, que les troupes soient parties.

Jean-Baptiste a pris toutes les précautions : malgré tout, l'excès même de ces précautions le trahit.

Un homme passait revenant d'Oka, où il était aller traiter une affaire : cet homme avait vu... D'ailleurs, Dumouchel lui avait fait du bien, cela suffisait à en faire un ennemi.

Dès le lendemain, l'homme était à Montréal, se présentait chez le gouverneur Gosford. Tout d'abord, celui-ci ne veut rien entendre : le misérable ne se rebute pas. Deux fois, trois fois, il revient à la charge. Il s'abouche avec la brute Colborne.

Sur ses indications, des soldats furent envoyés :

le jeune chef fut trouvé, emmené à Montréal les fers aux pieds et aux mains.

* * *

A Saint-Vincent-de-Paul aussi, les cloches, dès le grand matin du 24 décembre, avaient joyeusement annoncé la grande fête ; les bonnes gens, à tour de rôle, étaient allés faire leurs dévotions, admirer la crêche inachevée, mais à laquelle les jeunes personnes de l'endroit travaillaient avec ardeur.

Ce serait joli spectacle, à la messe de minuit !

Plusieurs fois, depuis dix ou douze jours, l'homme sombre s'était absenté : partant avant l'aube, il ne rentrait qu'à la nuit noire.

Sa pauvre femme l'avait timidement questionné : mais brutalement, la face contractée, les yeux pleins de flammes, il lui avait imposé silence. Les enfants, effrayés, s'étaient sauvés dans l'unique chambre à coucher de la misérable demeure.

Le 24 au matin, bien avant l'éveil des cloches, il s'était levé, avait quitté sans bruit la maison endormie.

A cette heure, il ne pouvait être épié, il en était certain.

Contrairement aux autres jours, il rentra quand la nuit, à peine, s'appesantissait sur les horizons, étrei-

gnant l'homme et la nature de son étreinte de plomb.

Lentement, les douces vibrations du bronze saint portèrent leurs modulations à travers le calme sonore de nos belles soirées d'hiver, allant mourir loin, bien loin, en un soupir harmonieux comme l'écho des harpes des anges.

—Thomas, lui dit sa femme, ne penses-tu pas à te préparer à la fête, et ne veux-tu pas t'approcher des sacrements ce soir ?

—Tais-toi misérable ! hurla le sinistre personnage. Ne me parle plus de ces bêtises ! Je les maudis, tes sacrements ! Je maudis ton Dieu, je maudis les hommes, je vous maudis tous !

" Ah ! ai je souffert !.. Enfin, c'est fini !.. Oui, c'est fini.. Je suis riche !— Tu me crois fou ?.. — Vois !..

Et de son sein, il tire une bourse ; au travers des mailles, on voit briller l'or.

—Je vais donc pouvoir vivre heureux. Car je suis riche, te dis-je, je ne veux plus travailler !.. Boire manger, dormir !.. Tant de fainéants ne font que cela, parce qu'ils ont eu la chance de naître après leurs pères !.. Mais enfin, c'est fini. Je suis riche !.. Cette nuit, à minuit, je veux un repas.. tu refuses ?.. Je le préparerai moi-même ! Je n'ai pas besoin de toi ! (Sa voix prenait des intonations terribles, ses yeux lançaient des éclairs. Qu'il était donc terri-

fiant!) Va-t'en si tu le veux : car je te maudis, je vous maudis tous!..

Il se laissa choir sur une chaise. La sueur lui perlait au front malgré le froid se faisant sentir dans la pièce peu chauffée.

Il resta des heures sans ouvrir la bouche, les yeux fixes, la main sur la bourse d'or : il l'avait replacée, cette bourse, sur son sein.

Il lui semblait qu'elle le brûlait : sans doute, ce n'était qu'une idée ; il tournait son esprit vers d'autres pensées. La sensation de brûlure paraissait augmenter.

Vers onze heures, il prit une pièce et se leva.

—Il est temps que j'aille au village, dit-il, chercher ce qu'il faut pour un repas qui fasse époque dans notre vie. Mets du bois dans le poêle, qu'il y ait un bon feu quand je rentrerai.

.. Ah!.. un bon feu!.. Oui, c'étaient de beaux feux, ce sera un feu brillant.. bientôt!.. Je les vois ces flammes.. elles attirent, elles sont terribles.. Sont-elles suffocantes, déjà de loin!.. que sera-ce tout à l'heure?..

Les yeux lui sortent des orbites : un épouvantement sans nom se voit sur son visage convulsé. Sa femme, est près de s'évanouir..

Epongeant l'eau qui ruisselle de sa face crispée, il continne :

—Pourquoi irais-je au village ? Pourquoi m'inquiéter de ce repas qui serait le dernier ?.. car moi aussi je suis maudit !.. Maudit !.. maudit !.. Maudit est cet or, qui me ronge la poitrine.. Oh ! tiens, va-t'en !..

D'un geste de suprême violence, il a jeté la bourse, il jette la pièce qu'il en avait retirée.

—Vois-tu, hurle-t-il à sa femme agonisant de détresse, cet or, cette bourse maudite, c'est le *prix du sang !*.. Maudit !.. je suis maudit !..

Il a ouvert la porte, s'est élancé.. sa femme est inanimée sur le sol.

***

A une branche d'arbre, sur la lisière du bois qui se trouve entre Saint-Vincent-de-Paul et le Sault-aux-Récollets, on trouva, le jour de Noël 1837, le corps de l'étranger.

Dieu abandonne celui qui n'a plus, ou n'a pas la Charité.

Quand on le détacha, on vit avec stupeur qu'il portait à la poitrine une grande plaque noire, comme une brûlure.

Lorsqu'on rapporta ce suicide au sanguinaire Colborne, il dit, par manière d'oraison funèbre :

—Judas !

Ce fut tout.

* * *

Chaque année, depuis lors, me dit mon excellent ami M. l'avocat P., très digne de foi, dans la nuit de Noël, on entendait des plaintes et des râles sur la lisière du bois, des coups violents à l'endroit où fut la maison : car la maison n'existe plus.

Mon ami les a entendus, ces coups, quand il était enfant : il crut mourir de frayeur.

On dit encore que, parfois, quand les fidèles avaient tous quitté l'église après la messe de minuit, on voyait une noire apparition glisser autour du chevet extérieur du lieu saint. On en pouvait suivre la trace souvent, la neige se creusant sous l'effet du feu éternel qui ronge le fantôme. Personne ne se fût hasardé à marcher dans ce sillon : la neige même, aux bords, restait brûlante longtemps après que le spectre était rentré aux sombres séjours !

Sur l'emplacement de la maison, la neige, à Noël, prenait quelquefois une teinte rougeâtre : en se signant dévotement, les vieillards disaient que c'est la place où gît la bourse, que personne n'a relevée—on ne l'eût pu, d'ailleurs : quel serait l'audacieux qui oserait la rechercher ?—

C'est le *Prix du Sang !*

FIRMIN PICARD.

Octobre 1897.

LA CROIX.

EPISODE DE 1837-38

Dans la paroisse de Saint-J.., à quelques arpents du chemin, sur le penchant d'une colline, au bord d'un ruisseau, s'élève une croix.

Du côté droit de cette croix l'on voit les ruines d'une habitation, au milieu desquelles grandissent des ronces et des épines.

L'aspect général de ces lieux a quelque chose de saisissant ! Le voyageur ou le pèlerin qui passe par là, s'arrête malgré lui, et, plus d'un, après avoir regardé ces ruines quelques instants, tout en adressant une courte prière à l'Eternel, repart ainsi, sans supposer que ces lieux furent témoins d'un drame poignant, qui s'est déroulé là en 1839, le lendemain de la révolution canadienne.

Voici ce qui se passait alors : Cette habitation dont nous voyons les ruines aujourd'hui était habitée par une femme de 35 ans, et un enfant de 12 ans. L'époux de cette malheureuse, pour s'être mêlé des troubles de 1837, avait été exilé ; sa femme et son fils étaient restés sans ressources.

Pénétrons dans la demeure de cette femme un soir de novembre. Sur un grabat est étendu un enfant, son souffle est court et embarrassé ; de temps à autre, le moribond fait entendre une toux sèche ; il est consomptif.

Des voisins sont là pour aider et consoler cette malheureuse mère.

La fin du moribond est proche ; un cierge bénit brûle au pied de son lit. La mère agenouillée près de la couche funèbre de son enfant prie, pendant que de grosses larmes coulent sur ses joues amaigries. Pauvre mère ! Son unique enfant va mourir et son mari, exilé, pour avoir trop aimé son pays, n'est pas là pour recevoir son dernier soupir, pour lui donner sa dernière bénédiction.

Mais le moribond parle ; que dit-il ?.. Mère, es-tu là, mère ?.. "Oui, mon fils, que veux-tu ?.. Mère la fin est proche... et le père n'est pas là.. j'aurais voulu l'embrasser ; .. mais dis-lui bien que je l'ai demandé avant de mourir.. mère embrasse-moi.. plus

fort.. le père revient, embrasse-moi pour lui, mère.. il vient... Dieu ! bénis père, mère.. Mon Dieu !..

Et l'innocent enfant avait cessé de vivre.

Le lendemain, un homme à la figure torturée par la souffrance, s'avançait péniblement sur la route rocailleuse. Arrivé à la maison, il frappe, mais personne ne lui répond ; il entre, mais quel spectacle voit-il ? Sa femme assise auprès du corps inanimé de son fils le regard fixe et pénétrant.

S'approchant d'elle, il la questionne ; mais elle ne le reconnait pas, elle est devenue folle. Quelques jours après elle mourut.

Après s'être abîmé dans sa douleur pendant quelques jours, il planta cette croix, à l'endroit où il avait vécu dans le bonheur pendant quelques années et où il avait perdu sa femme et son enfant.

OMER VOISARD.

Cet article a été écrit par un jeune homme de quinze ans. Nous sommes heureux de voir qu'il consacre ses premiers essais à une œuvre patriotique.

E. L. ETHIER, DIT DRAGON.

MEMINISSE ! ! !

Je viens d'assister aux funérailles de E. L. Ethier dit Dragon.

Les journaux, après avoir donné la mort de ce brave patriote, ajoutent : *il a fait le coup de feu à St Denis, à St Valentin, etc.*

Et après ?.... silence : pas un mot de cette époque féconde en dévouements héroïques. Pas la moindre expression de gratitude aux ouvriers de la revendication et de la reconquête de nos droits.

Le dernier clou n'a pas encore scellé ce cercueil, que, déjà, l'oubli l'enveloppe dans ses replis brumeux !

Seuls, quelques amis — des patriotes — accompagnent les restes mortels du héros dont la grandeur égalait la modestie.

Et c'est tout.. les préoccupations monotones de la vie vous reprennent, et les Fils de la Liberté restent sous terre, uniformément délaissés.

Personne ne se lève pour dire l'Œuvre de la déli-

vrance de notre peuple. Pourtant, l'occasion était favorable pour chanter les fastes glorieuses de cette génération de géants, à qui nous devons ce que nous sommes.

Des centaines de mille enfants sont passés à l'école sans recevoir la note juste sur les gestes de nos libérateurs. Il y a plus, ô humiliation! la majorité d'eux croit toujours que les Fils de la Liberté étaient des *illuminés, des fous.*

Oui, ils étaient des fous d'amour pour la Patrie! Oui, ils étaient des illuminés, par le soleil de la Justice et de la Liberté!

Quittant la paix et le bien-être de leur foyer; abandonnant femmes, enfants, parents et amis, ils se sacrifièrent pour le bien commun de la société.

Il ne manquait pas, il ne manque pas encore, de gens pour crier: *haute trahison..*

Les traîtres sont ceux qui courbent l'échine devant l'arbitraire!

Les traitres sont ceux qui embrassent les liens de la servitude.

On a cru condamner les *agitateurs*, en leur jetant à la tête: *rendez à César ce qui est à César.*

On oubliait, on oublie encore que cette maxime est un glaive à deux tranchants: RENDEZ AU PEUPLE CE QUI EST AU PEUPLE!

L'Autorité n'est plus l'Autorité, le jour où elle transgresse les lois de la Justice immanente à l'humanité.

César à le sceptre ! oui, mais, le jour où il l'échange contre le fouet de l'arbitraire, il n'y a plus de César ; le sceptre tombe et appartient à celui qui le portera avec dignité !

Le droit à la liberté est aussi sacré que le droit à la vie.

TU NE TUERAS POINT.

Telle est la loi universelle.

Or qu'est la vie organique, comparée à la vie morale ? un simple vase d'argile comparé aux essences qu'il porte.

Voilà ce qu'il faut dire à nos enfants.

Ah ! pourquoi y a-t-il si peu d'esprit public chez notre peuple ? N'est-ce pas le fait d'une éducation bâtarde ? N'est-ce pas parce que nos éducateurs nous chargent d'une multiplicité de devoirs sans nous instruire de la somme de nos droits de citoyens, d'hommes libres ? En nous enlevant tout esprit d'initiative, notre système d'éducation ne nous prépare-t-il pas au joug de l'asservissement politique ? Cette espèce de castration morale crée des êtres pusillamines, jouets abjectes, jetés en travers des progrès de l'humanité.

Pourquoi, dans nos arènes, voyez-vous triompher tant d'hommes fourbes, retors et pervers, si ce n'est

parce que l'électorat manque de cet esprit public qui fait la force des peuples ?

Le plus habile saltimbanque, le plus souple sauteur de corde prend la majorité des suffrages, tandis que le citoyen intègre est relégué dans l'ombre.

Au lieu de marcher fièrement à l'urne électorale, le voteur s'y fait porter, comme une machine. La partisannerie aveugle a fait de nous un peuple de serfs, *taillable et corvéable à merci*, bon à subir toutes les avanies, toutes les servitudes. N'est-il pas à craindre qu'il tombe, un jour, sous le talon de quelqu'autocrate, oppresseur-élu de la plèbe ignare ou insouciante ?

Aux esprits serviles, le fouet convient, comme aux boeufs, le joug !

La loi constitutionnelle, qui nous régit, veut que les pouvoirs publics soient exercés par des hommes issus du suffrage populaire ; très bien, mais c'est à la condition *sine quâ non*, que ces pouvoirs soient exercés dans l'intérêt public bien compris. Le jour où le chef sort de cette sphère, il n'a plus droit à l'allégéance de ses partisans ; il les délie de leurs engagements : ils sont libres ! Tant que les électeurs ne seront pas pénétrés de cette vérité fondamentale, tant qu'ils n'y conformeront point leur conduite, il faut trembler pour l'avenir de nos institutions politiques. La société est organisée pour le bien public ; gare à ceux qui perdent

de vue cette Etoile polaire ! Ils naviguent sans boussole, sur une mer d'écueils.

C'est dans la connaissance de notre histoire que nous trouverons les éléments de force et de dignité qui feront de nous un grand peuple.

C'est elle qui dira à nos enfants le dévouement héroïque de nos pères, et les sacrifices que nous ont coûtés nos libertés constitutionnelles.

C'est elle qui leur donnera ce fier sentiment de dignité, apanage des citoyens libres.

C'est par elle que nous conserverons intact l'héritage conquis au prix du sang !

NOUS MOURONS POUR NOTRE PATRIE, PUISSE-T-ELLE ÊTRE HEUREUSE !

Ainsi s'exclamaient les martyrs de la Liberté. Ce souhait de bonheur ne se réalisera qu'à la condition d'une vigilance jalouse sur nos droits, qu'une saine éducation politique et civile pourra seule nous procurer.

Meminisse ! ! !

J. M. BEAUSOLEIL.

RICHELIEU

Quel nom peut s'associer mieux aux souvenirs de 1837 ?

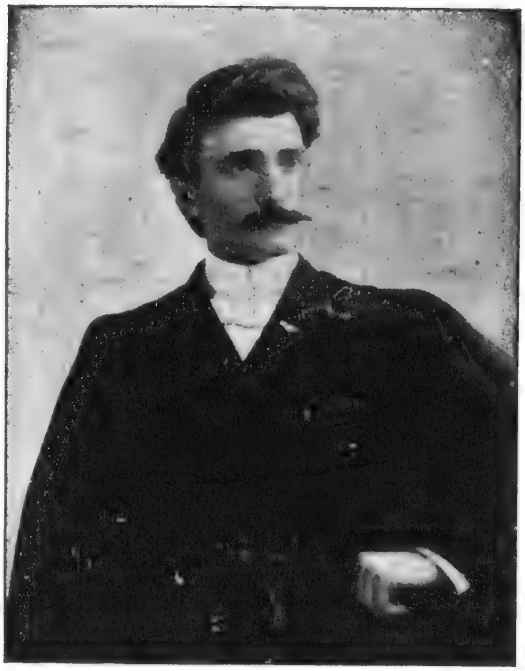
La rivière qui porte ce nom, est à notre héroïque histoire, ce que furent, le Tibre pour Rome, la Tamise pour Londres, la Seine et le Rhin pour la France.

Elle baigne de ses claires ondes, de sa vague d'azur des rivages où se livrèrent les âpres luttes de nos libertés.

Dans son miroir se reflètent les vieilles tours, les antiques manoirs, les forts démantelés, les murs d'église déchirés, fiers monuments, vieux canons dont la voix devenu muette nous redit encore l'épopée des temps disparus.

Et le soir, quand le soleil couchant dessine, sur le bleu rembruni des cieux, les cîmes aiguës des grands sapins qui bordent ses rives, quand le flot vient mourir sur la grève ; quand le vent jette sa plainte aux descendants des héros de ces grands combats, nous croyons entendre les serments de fidélité, de patriotisme de nos pères.

Nous croyons entendre ces fils de la France, revendiquant les droits qu'un traité leur garantît. Nous croyons entendre la grande voix de Papineau, proclamant à l'assemblée de St Charles, les prérogatives de sa race. Nous croyons voir Robert et Wolfred Nelson, Cartier, Brown, Duquette groupés en un groupe sublime autour d'un drapeau, et inspirant de leur pensée, ces patriotes qui, dans ces jours d'orage,



MICHEL LAROCHELLE.

montèrent le long du Richelieu, pour aller rougir du plus pur de leur sang, les champs de St-Denis et St-Charles. Nous croyons entendre encore les cris et jurons de la soldatesque anglaise, partie, toute armée, de Sorel, pour réprimer les élans patriotiques d'une race vaincue, trahie, mais fière et consciente de droits!

La descendance collatérale de Robert et Wolfred Nelson, vit encore à Sorel et dans les campagnes d'alentour. Wolfred Nelson représenta le Comté de Richelieu dans nos conseils de la nation.

Chaque famille du Comté de Richelieu se glorifie d'un ancêtre qui fit le coup de feu, de fourche ou de bâton, à St-Denis et St-Charles Les vieux mousquets, les vieilles armes de cette lutte sublime sont des trophées que l'on se transmet de père en fils comme de précieux héritages.

Sorel, St-Onrs, St-Denis, St-Charles et St-Jean peuvent avec fierté revendiquer leur place au soleil de nos libertés. Le sang de leurs enfants coula généreusement sur les degrés de l'autel de la patrie.

Comme enfant du Comté de Richelieu, je suis fier d'élever la voix au milieu de ce concert de louanges que la postérité reconnaissante adresse aux martyrs de 1837.

Honneur aux martyrs! Gloire à ces héros dont les cendres dorment sous le gazon de quelques cimetières ignorés, mais dont les âmes planent dans les sphères ensoleillées de l'éternelle liberté.

Qu'elle soit immortelle la mémoire de ces hommes, dont disait, un jour, si éloquemment, au cimetière du Mont-Royal, l'Honorable Juge Charland, discourant de Duquette :

" Quand l'âme d'un patriote monte vers Dieu, la liberté du Ciel descend sur la patrie " !

MICHEL LAROCHELLE.

4 Novembre 1897.

CONCLUSION.

Notre but, en publiant cette opuscule sur les graves évènements de " 37 ", est de rappeler à la jeunesse de nos jours ainsi qu'à celle de l'avenir, les gloires du passé, la conduite, le courage et l'héroïsme de ceux qui au prix de leur sang nous ont conquis nos libertés constitutionnelles.

C'est en nous adressant aux sentiments généreux et patriotiques qui vibrent dans tout jeune cœur, que nous sommes assuré d'avance du succès de ce livre entièrement dédié à la mémoire des martyrs de l'insurrection.

Avant de déposer la plume, nous nous faisons un devoir de remercier tous les écrivains qui ont bien voulu contribuer à l'édification de notre Monument Patriotique. Ils n'ont eu en vue que de glorifier la mémoire des illustres combattants de 1837-38, qui, au prix de leur sang généreux, nous ont conquis de chères prérogatives et nous ont procuré 60 ans de liberté.

Pierre Lambert, né en 1791, fut tué à la bata[illegible]lle de St-Charles le 25 Novembre 1837. Son corps fut trouvé le 2[illegible] [illegible]erré le lendemain dans le cimetière des enfants morts sa[illegible] [illegible]e à Belœil. Il a laissé cinq enfants, trois filles et deux [illegible] [illegible]'ainée des filles fut mariée à Toussaint Brodeur, père d[illegible] [illegible]rodeur, Député de Rouville. L'aîné de ses fils est le père [illegible]uté Grand Connétable Bissonnette.

A la bataille de St-Charles M. Lambert eût son chapeau emporté par une balle ; s'étant retourné du côté des troupes et leur montrant le poing, il dit : Vous avez gâté mon chapeau, vous le paierez cher !

Le nom de ce brave n'est pas inscrit sur le monument des patriotes au cimetière de la Côte-des-Neiges.

Nous espérons que les sincères défenseurs des patriotes de '37, voudront bien rémédier à cet oubli en faisant inscrire au plutôt le nom de ce héros sur le monument.